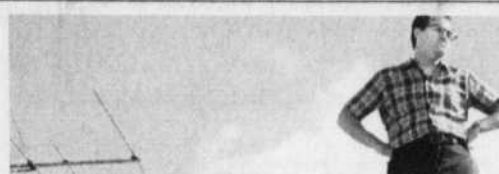


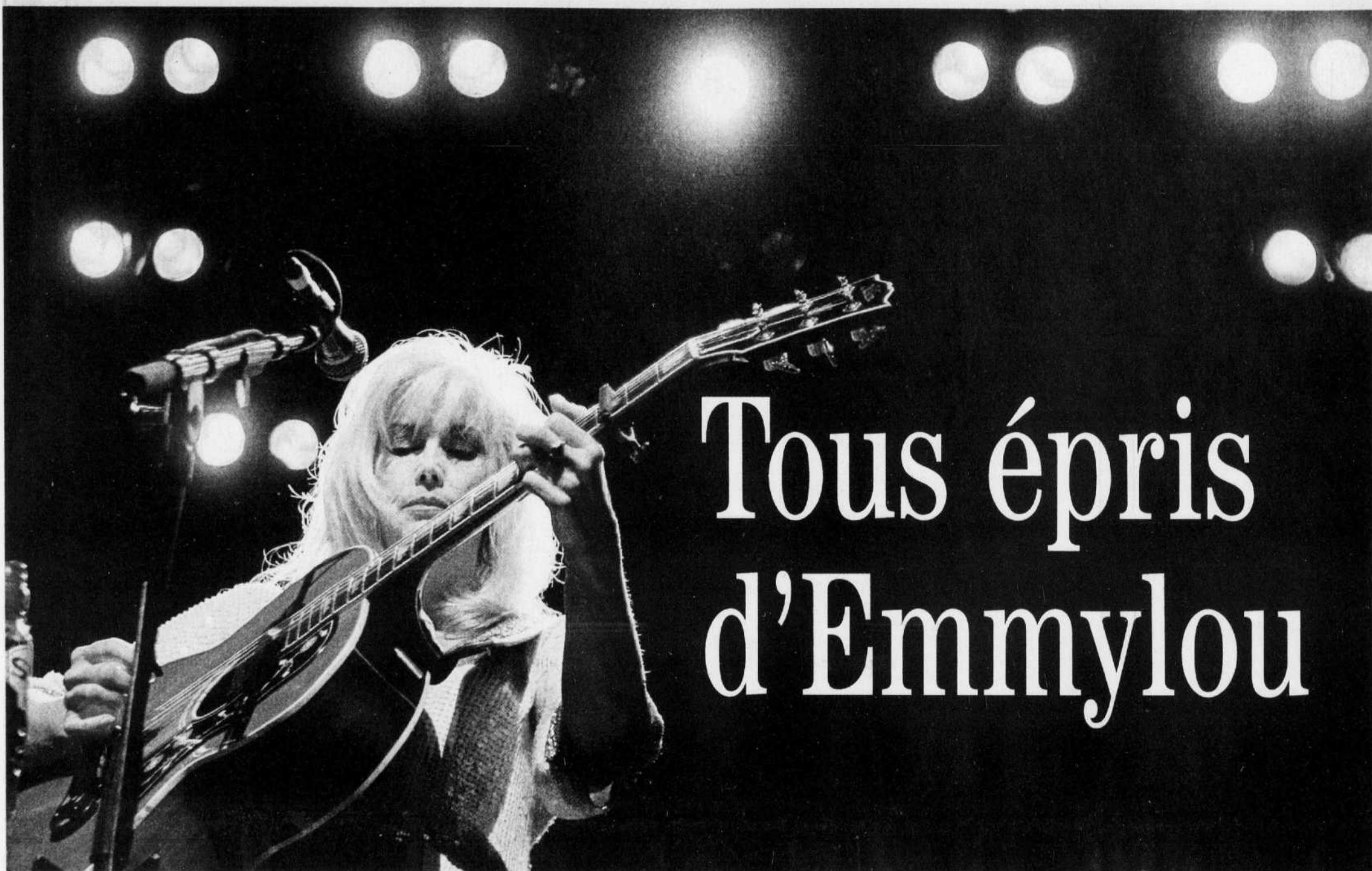


THÉÂTRE
Rouge gueule: une langue en forme de coup de poing
 Page E 3



CINÉMA
 Les frères Coen tracent un autre portrait d'humains désespérés
 Page E 8

CULTURE



Tous épris d'Emmylou

RICK NEDERSTIGT AGENCE FRANCE-PRESSE

Emmylou Harris

Mara Tremblay frémit, Catherine Durand trépigne. Tous, on se pince. On réécoute *Wrecking Ball* et *Blue Kentucky Girl* et on se dit que, cette fois, ça y est, elle sera dimanche pour la première fois à Montréal en tête d'affiche de son propre spectacle. Emmylou Harris. La Renée Martel des Américains, celle par qui le country traditionnel se perpétue et se renouvelle depuis trois décennies et demie. La belle, la grande Emmylou, chez nous! De Michel Rivard à Émilie Proulx, la famille country-folk-rock québécoise est en émoi. Témoignages.

SYLVAIN CORMIER

En 1978, aller voir *The Last Waltz* avec mon copain Alain au cinéma York, tout là-bas sur la Catherine Ouest, était une expédition pour l'ado pas sorteur de Montréal-Nord que j'étais. Expérience doublement inoubliable: dans ce film du concert d'adieu du groupe The Band, farci d'invités exceptionnels, je découvrais en même temps Van Morrison, Joni Mitchell, Muddy Waters et autres Paul Butterfield, légendes encore très vivantes de l'histoire du rock, dont je ne connaissais alors que les noms et les réputations. Il y avait aussi cette inconnue troublante et belle à la voix d'ange en peine, jeune femme à la chevelure lisse, véritable princesse folk-rock. Une certaine Emmylou Harris.

Je nous revois. Alain et moi, le lendemain au sous-sol, autour du tourne-disque. Amoureux.

D'elle. De sa voix. Oh! La voix d'Emmylou! D'où sortait donc cette enchantresse? On avait retrouvé sa trace sur des albums de ma (naissante) collection. Oui! C'était bien elle qui chantait *I Can't Help It If I'm Still in Love With You* de Hank Williams avec ma Linda Ronstadt chérie sur son disque *Heart Like a Wheel*. Oui! C'était bien elle qui ensorcelait tout l'album *Desire* de Dylan. Qu'avait-elle enregistré d'autre, et avec qui? J'avais du rattrapage à faire.

D'autres amateurs québécois de musique américaine ne m'avaient pas attendu. La génération d'avant était déjà entichée. Surtout les musiciens, à commencer par Michel Rivard. «J'ai d'abord découvert Emmylou Harris comme choriste de Bob Dylan sur *Desire* et de Gram Parsons sur *Grievous Angel*, deux albums classiques que sa présence a illuminés. Un premier coup de cœur qui s'est rapidement transformé en coup de foudre quand je l'ai vue en première partie de James Taylor à la place

des Nations, un soir de pleine lune de l'été 1976, entouré de mes amis de Beau Dommage, d'Octobre, des Séguin et d'Harmonium... piqûre définitive du "country" de qualité en général et de la dame en particulier.» Futur guitariste et maître en pedal steel de Rivard et tant d'autres, Rick Haworth était là, lui aussi. «C'était au temps de l'album *Elite Hotel*; j'étais déjà fan fini. C'était son fameux *Hot Band* qui l'accompagnait, avec James Burton, Glenn D. Hardin [alors musiciens d'Elvis], Rodney Crowell, etc. C'était la première fois que je voyais un musicien jouer du pedal steel devant moi; c'est quand même assez important dans ma vie...»

À chaque génération son Emmylou

Certains prendront le train en marche, ma douce aimée notamment, quand Emmylou, Linda Ronstadt et Dolly Parton broderont la fine dentelle de l'album country-folk-pop *Trio*, en 1987 (exquise *To Know Him Is to Love Him...*). Pour d'autres encore, affaire de génération toujours, c'est au milieu des années 90, au moment où Emmylou Harris a créé avec le réalisateur-vedette Daniel Lanois une sorte de country-folk alternatif en mêlant tendres mélodies et rugosités quasi grunge dans le son, que la révélation a eu lieu. «J'ai découvert Emmylou avec son album *Wrecking Ball*, se souvient Catherine Durand. Dès les premières notes, j'ai été complètement

transportée.» Pareil choc pour Vincent Vallières: «Emmylou, c'est le deuxième nom de ma fille Marie. J'ai découvert le nom en même temps que la musique d'Emmylou. Tombé en amour avec les deux du même coup. Je commençais à faire de la tournée quand mon batteur Simon Blouin est arrivé dans le camion avec *Wrecking Ball*. Where Will I Be, la première chanson, m'a tout de suite jeté sur le cul. Je l'écoute encore aujourd'hui fort dans mon char, avec les mêmes frissons.»

Mara Tremblay rejoint Catherine, Vincent et les autres à l'album suivant, *Red Dirt Girl*, en 2000. «Ça m'a bercée pendant des années. Magnifique de toutes parts. J'ai par après été me chercher *Blue Kentucky Girl* [la réédition chez Rhino de l'album-clé de 1979], qui vient nouer sa musique avec les fibres de mon enfance. Des larmes de sincérité coulent de ses chansons où les harmonies vocales transpercent mon cœur de musicienne à chaque écoute.»

Chacun ses points d'ancrage, chacun ses albums-fétiches. Mais tous parlent avec la même passion de la voix d'Emmylou. «La voix qu'on reconnaît entre mille, dit Vallières. Celle qui me parle et me comprend. Qui tue ma solitude.» Echo de Catherine Durand: «La voix d'Emmylou... Profonde, douce et intense à la fois, un timbre reconnaissable entre mille.» Porte-parole de sa génération à

VOIR PAGE 2: EMMYLOU

JAZZ

Les gentlemen du piano

Hank et Oliver Jones en duo, une affaire de classe

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Au bout du fil, Oliver Jones est comme toujours courtois. La gentillesse même, et de bons mots pour tout le monde. Mais quand il parle de Hank Jones, il y a plus: des hésitations qui racontent un respect profond et une note sentie d'admiration pour le vénérable pianiste qui frappe encore (et fort bien) les touches à 91 ans.

Ce matin d'automne froid, Oliver Jones est ravi: son nouvel album, *Pleased to Meet You* — un duo avec Hank Jones, dédié à leur ami commun Oscar Peterson —, lui permet de réaliser le «rêve de plus en plus rare de jouer avec quelqu'un de plus vieux que [soi]». À 75 ans, on en profite, dit-il.

Mais c'est évidemment cette rencontre avec l'autre Mr. Jones du piano qui lui accroche ce sourire dans la voix. Hank Jones? Nonagénaire et dernier survivant d'une formidable famille de jazzmen regroupant ses frères Elvin (le batteur

du quartet de John Coltrane) et Thad (trompettiste et chef d'orchestre). Un parcours exemplaire sur sept décennies, pas de dope, ni d'alcool ou de passages à vide, juste une immense carrière menée aux côtés des autres géants de la discipline — Charlie Parker, Ella Fitzgerald, Max Roach, Cannonball Adderley, Coleman Hawkins... *name it*, il était là —, apprécié de tous parce que fiable sur tous les points.

Il était aussi là, sur la fameuse photo noir et blanc *A Great Day in Harlem*, prise en 1958 par Art Kane. Les deux pieds dans l'Histoire. En veston-cravate, comme toujours. «Il dort en complet, croit Oliver Jones. Ça veut dire qu'il est toujours prêt à jouer.»

Parfait...

Hank Jones, donc, qu'Oliver a rencontré une première fois au début des années 1980, avec qui il s'est produit à quelques reprises (en 1989 à

Montréal, notamment) sans jamais avoir poussé l'expérience jusqu'au studio. La présence de Hank au FIJM pour quatre concerts en 2008 a permis aux deux hommes de renouer et de graver du matériel pour la postérité.

En résulte un album en tous points agréable. Léger dans le ton sans être dépourvu de sens. Du Steinway au Yamaha à queue noire, les échanges coulent avec finesse autour d'arrangements dépouillés (le programme a été décidé le jour même). Limpidité, fluidité et élégance: la rencontre des deux gentlemen du piano jazz est probante.

«On a des styles assez comparables, indique Oliver Jones, mais il a tout de même fallu que je me tranquillise un peu. C'est normal de laisser le maître imposer le rythme ou le ton. Hank est un pianiste très calme, il est plus "smooth" que moi. C'était très facile pour moi de suivre Hank que

VOIR PAGE 6: JONES



Oliver Jones

SOURCE FIJM

CULTURE

Juste une goutte...



ODILE TREMBLAY

Facile de céder à l'irritation épidermique devant le spectacle de Guy Laliberté, qui s'est envoyé en l'air avec un nez de clown. Pas clown pour deux sous, au fait, plutôt homme d'affaires avisé, riche, mais artiste aussi, tout de même. Lui qui démarra sa carrière comme cracheur de feu, plutôt qu'en fou du roi, aurait été malvenu d'étaler là-haut ses premiers talents en enflammant cette navette spatiale. Le nez rouge se révèle plus inoffensif et apaise la galerie. «Je ne suis qu'un polichinelle, semble dire notre homme: Excusez du peu!» Allons donc! Un puissant, Guy Laliberté, et qui le sait.

On lui reproche sa vanité. Réelle. On remet en question son désir de ploguer davantage les efforts qu'il déploie dans sa fondation pour l'eau que le contenu même de cette fondation. Quant à son plaisir du voyage dans l'espace, il l'a étalé partout. Bien des riches dépendent des fortunes pour des sensations moins excitantes que ça. Et Guy Laliberté s'était quand même donné une mission sociale et poétique. Si, si, une idée pas si folle que ça, même si au final elle a déçu.

Bien évidemment, dans son show planétaire *De la Terre aux étoiles pour l'eau*, ce volet Montréalais du spectacle du Cirque du Soleil tout plat, tout convenu, laissait sur sa faim. Reste que l'équipe parisienne n'a pas fait mieux malgré les images inspirées de Yann Arthus Bertrand. L'exhibition gratuite dans les coulisses de Luc Plamondon, de Garou et des autres, pour faire québécois, était pitoyable. Rien de transcendant à New York non plus, avec cette petite danse des gogos sur Times Square. A Santa Monica, le film *Ashes and Snow* du grand cinéaste-photographe Gregory Colbert, plongeant avec éléphant et baleine dans un ballet aquatique poétique, aura été un des rares moments de grâce de ce spectacle. Le nez de Yann Martel, lu par trop d'orateurs, pétri de lieux communs, semblait ne s'adresser qu'aux enfants et aux demeurés.

Et pour coller le pompon, un quasi-silence des médias internationaux sur l'événement... Reste que ça se joue désormais surtout sur le Net, ces retombées-là, davantage qu'à travers les tribunes traditionnelles. Ici et ailleurs dans le village global, des gens ont cliqué sur son site One Drop, où le show de l'espace est programmé en continu, sensibilisant aux urgents besoins d'eau de la planète. Et pourquoi pas?

Quand il y a un flop, tout le monde sort les pierres de la lapidation, les journalistes autant que les observateurs du milieu culturel, souvent sans nuances, ou en y greffant des intérêts personnels. Le poète Claude Péloquin, qui de-

vait lire son poème de l'espace et perdit la mise au profit de Yann Martel, se frotte les mains aujourd'hui d'avoir échappé au massacre, tout en assurant que son poème à lui, bien sûr, aurait fessé autrement plus fort. Victor-Lévy Beaulieu, chanteur nationaliste, en profite pour tirer à bout portant sur Yann Martel, qui a écrit son texte en anglais, mais aussi parce que la liste des ouvrages que l'auteur de *l'Histoire de Pi* envoie depuis deux ans au premier ministre Stephen Harper pour l'initier à la littérature réserve sa part du lion aux écrivains anglophones. Vrai aussi, mais...

Les Québécois aiment qu'un des leurs, surtout un gros, même dissimulé derrière un nez de clown, se pète la gueule. Il y a quand même d'autres dimensions à cette affaire, dépassant l'ego du personnage ou les ratés de son show.

Faut-il vraiment réduire cette aventure artistico-spatiale à une promotion pour la binette de Guy Laliberté, pour son Cirque du Soleil, pour les artistes québécois très en vedette dans ce spectacle-là, ou à ses vanités philanthropiques? Elle se collait quand même à une cause importante, qui dépasse peut-être les vues de Laliberté lui-même. Sa fondation dénonce des problèmes écologiques gravissimes. Après tout, le manque d'eau est un des enjeux les plus brûlants de notre folle planète, en désertification galopante. Au Kenya, des gens meurent sous la sécheresse, incapables de faire cuire les aliments que leur distribue l'aide alimentaire, la Chine en

particulier, les besoins d'eau s'accroissent, et ce géant surpeuplé lorgne hors de ses frontières pour en trouver. Certains pays privatisent leur or bleu afin de le vendre aux plus offrants. Toutes sortes de scénarios inquiétants se dessinent.

Guy Laliberté a essayé quelque chose. Bien sûr qu'il aurait pu injecter des millions pour creuser des puits, mais tenter le coup de la conscientisation planétaire à travers l'art n'est pas un si mauvais calcul de départ, même si le résultat fait plouf! Le directeur du Cirque du Soleil estime — faut-il lui donner tort? — que, si un grand nombre de personnes arrêtent de gaspiller le précieux liquide, il aura accompli davantage pour la cause qu'en construisant des aqueducs.

Derrière le flop du spectacle, reste ce tâtonnement pour trouver de nouvelles formules de sensibilisation écologique. Après tout, même les grands sommets environnementalistes échouent à secouer la cage des peuples et des gouvernants, malgré les avis alarmants des scientifiques sur notre avenir collectif. Peut-être que des événements planétaires moins cuculs seront les seuls bientôt à pouvoir enfoncer ce clou. On peut toujours rêver. Mais il a dû rêver à plus grand que son nez de clown, Laliberté, à changer un peu le monde, peut-être. Prêtons-lui une goutte d'intelligence de plus que le simple désir de se ploguer. Juste une goutte...

otremblay@ledevoir.com

EMMYLOU

Tout simplement inspirante

SUITE DE LA PAGE E 1

elle (une de plus!), Émilie Proulx renchérit: «Les mots manquent pour décrire l'effet de la voix d'Emmylou. Une douceur dans le choix du répertoire, des musiciens, des réalisateurs, la dame a dans la voix la "tristesse primordiale", le "spleen essentiel" de la grande chanson country.»

Gilles Valiquette, fan de la première heure, résume: «Emmylou Harris a su évoquer la noblesse de la musique country à un moment où le country était considéré comme un courant populaire de deuxième classe. Pour ce faire, elle a choisi une approche basée essentiellement sur l'intégrité de la forme pour ainsi donner libre cours à l'émotion. Cela dit, à partir du moment où la musique country est devenue "in",

elle n'a pas hésité à tenter d'en élargir le cadre. Elle est tout simplement inspirante.»

Un invité

Tout, évidemment, seront au Saint-Denis ce dimanche. Un spectacle complet d'Emmylou, enfin. Invitée spéciale de Daniel Lanois au FIJM de 2006, c'était déjà la félicité, mais là, c'est deux heures avec elle au paradis. Avec en supplément de programme non négligeable l'immense guitariste Buddy Miller. «Le plaisir et le frisson», anticipe Rivard. «Un honneur», déclare Catherine Durand solennellement. Plus qu'un passage attendu, comprend-on. Rien de moins qu'une réunion de famille musicale. Et la plus douce des communions.

Le Devoir

EMMYLOU HARRIS AND HER RED DIRT BOYS

Invité exceptionnel: Buddy Miller
Dimanche 18 octobre au Saint-Denis, à 19h30

DISQUE

Funk ta maladie!

Le groupe Polipe lance un premier disque

PHILIPPE PAPINEAU

Apôtres du mieux-vivre et fabricants de musiques rayonnantes, les trois musiciens du groupe Polipe ont lancé cette semaine un premier disque, *Tropiques du cancer*, où des textes inspirés de la mort sont bercés d'un éclatant mélange de funk et de rock aux accents de musique progressive. Sacrée mixture!

Il y a déjà trois ans que ces amis de longue date nés à Saint-Antoine-de-Tilly font parler d'eux, soit depuis la parution de leur premier EP Antoine Tardif, Francis Lafleur et Pierre-Luc Bégin avaient attiré l'attention avec leur musique éclatée remplie de prog. Un passage aux Francouvertes, quelques concerts et d'innombrables heures de répétitions plus tard, Polipe a trouvé un son plus équilibré quoique inusité, quelque part entre les harmonies vocales de Malajube, les guitares de Led Zeppelin, la pop british des

jeunes Beatles et des influences latines acidulées.

Maintenant de la maison de disques La Confiserie, dirigée par leur ami Navet Confit, les trois musiciens ont travaillé en studio avec le réalisateur Cristobal Tapia de Veer, qui a voulu transposer sur *Tropiques du cancer* la complicité de Polipe sur scène. «Il partait avec l'idée de garder ça assez cru», raconte le batteur Pierre-Luc. Par contre, nous, on avait des idées à la Beck, sans temps morts. Le guitariste Francis Lafleur hoche la tête. «On avait envie que ça sonne gros, de profiter des atouts du studio. Mais en même temps, je n'ai pas doublé mes guitares et, derrière les solos, il n'y a pas de guitare rythmique. Avant l'enregistrement, je n'arrêtais pas d'écouter Please Me, des Beatles, j'avais envie que ça soit simple comme ça.»

Contraste

La musique vitaminée de Polipe contraste avec les propos de la douzaine de chansons de ce *Tropiques du cancer*, qui, après quelques débroussaillages, laisse filtrer un pan plus sombre des derniers mois dans la vie des membres du groupe. D'un côté, la chaleur des tropiques, donc, et



Le groupe Polipe

de l'autre, la maladie, le cancer. «Ils sont conquis jusqu'à la moelle / La vie te sort des aisselles / Et l'avenir te fais de l'ombre», racontent-ils sur *Quoi dire*. C'est que, pendant l'enregistrement du disque, la mère d'Antoine et le père de Pierre-Luc étaient mourants, atteints d'un cancer qui leur fut fatal — l'album leur est d'ailleurs dédié.

«On avait envie de les conseiller, de leur inculquer des modes de vie un peu différents, mais on se perdait dans des discussions», explique Francis, qui voulait aussi fouetter son père, qui a toujours travaillé comme un fou sans penser à son propre

bien-être. Dans le cas de Polipe, la frustration aura donc été évacuée par la création.

Humbles mais fiers de leur album, les trois musiciens aimeraient évidemment que le disque se vende bien et qu'il ait «un minimum d'impact sur les gens qui l'écoutent, que ça enjolive leur vie», raconte Pierre-Luc. «Et que ça leur fasse réaliser un minimum l'importance de changer ses mauvaises habitudes.»

Le Devoir

TROPIQUES DU CANCER

Polipe
La Confiserie (GSI) / Sélect

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

EN COLLABORATION AVEC LA PRESSE

À LA RUSSIE

CHEF LEO HUSSAIN SOLISTE YOSSIF IVANOV, VIOLON RIMSKI-KORSAKOV LA GRANDE PÂQUE Russe TCHAIKOVSKI CONCERTO POUR VIOLON MOUSSORGSKI LA KHOVANTCHINA, PRÉLUDE BORODINE SYMPHONIE N° 2, «ÉPIQUE»
LUNDI 19 OCTOBRE 2009, 19 H 30 THÉÂTRE MAISONNEUVE, PDA
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE À 18 H 30
ABONNEMENT 514 598 0870 ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

PHOTOGRAPHE JOHN LONDONO

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Montréal

SOFITEL

Paragraph

LE DEVOIR

B B B B B B B B B B

Place des Arts Québec

Chloé Sainte-Marie

ALBUM EN VENTE DÈS MAINTENANT

www.chloesainte Marie.ca
www.gsmusique.com

★★★★ 1/2
APRÈS UNE SEULE ÉCOUTE, C'EST LE COUP DE Foudre.
Valérie Lesage, Le Soleil

L'ÂME EST TROUBLANTE.
C'EST MAGNIFIQUE!

Franco Nuovo,
SRC Six dans la cité

GSMUSIQUE

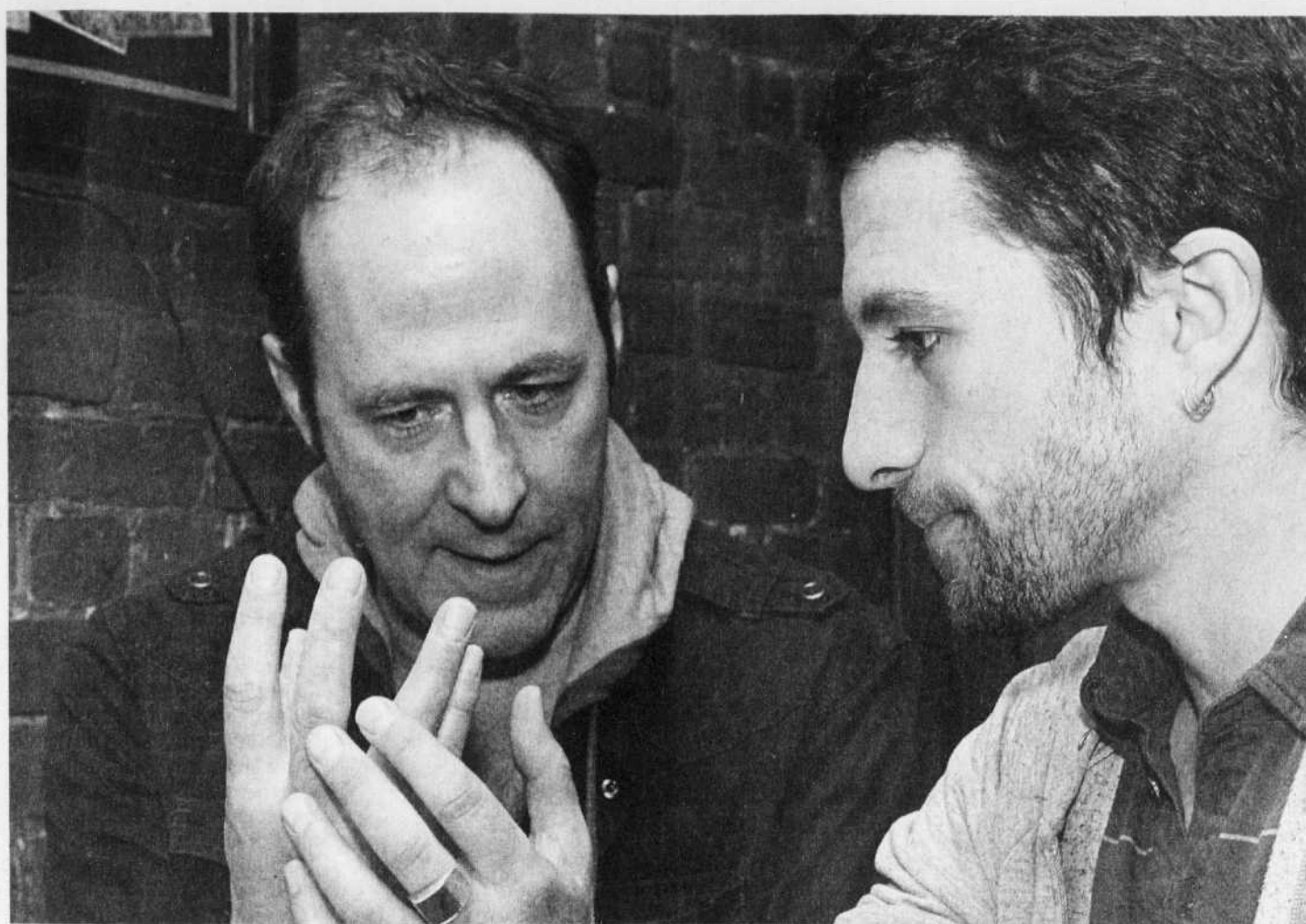
Canada

Québec

Québec

SELECT

CULTURE

Le metteur en scène Claude Poissant en discussion avec l'auteur de *Rouge gueule*, Étienne Lepage

THÉÂTRE

Une langue en forme de coup de poing

Le jeune dramaturge Étienne Lepage voit son premier texte monté au PàP par Claude Poissant

MICHEL BÉLAIR

Le PàP pique cette année. Vous le verrez tout de suite en visitant le site Internet (www.theatrepap.com) de la compagnie: les deux créations de la saison sont illustrées de la même façon. En rouge sang.

L'une avec des clous plantés dans une langue, *Rouge gueule* d'Étienne Lepage, qui prend l'affiche mardi; l'autre, *Porc Épic* de David Paquet, que l'on verra en 2010, avec des épines fichées dans un cœur. Ouf.

Devant moi, pour nous parler de cette évidente volonté de déranger, Claude Poissant, le metteur en scène et le directeur de la compagnie, toujours aussi solide, toujours un des piliers les plus actifs du milieu... et un «p'tit nouveau», l'Étienne Lepage derrière *Rouge gueule*...

Trop brutes, trop crues

C'est le jeune dramaturge (on l'avait vu jouer à l'Espace libre il y a quelques années dans *Théâtre catastrophe*) qui a lui-même proposé son texte à Claude Poissant. Et voilà que, fidèle à son mandat de révéler des paroles nouvelles, le PàP donne forme à sa première pièce dans une production énorme défendue par dix comédiens et par toute l'équipe de concepteurs réunis par le metteur en scène. Un peu soufflé, Étienne Lepage se dit «privilegié» et surtout «inspiré» par la qualité de l'accompagnement... Pendant plus d'une heure dans un petit café du Quartier latin, Poissant et lui raconteront en mots passionnés, clairs et sonnants l'aventure commune qui les unit.

La conversation est animée; tout au long, les deux hommes se relanceront la balle à un rythme effréné qui doit tenir du texte de Lepage... ou du dramaturge lui-même, particulièrement volubile et articulé. La matière verbale est d'ailleurs tout au centre de ce texte débridé que le metteur en scène décrit comme un recueil de «brèves théâtrales». D'où l'importance du rythme dans la production, un rythme qui traduit ces pensées et ces mots qui arrivent à la vitesse de l'éclair quand on veut dire quelque chose... mais qu'on ne se permet pas vraiment.

En clair, on verra sur scène une bonne dizaine de comédiens livrant tour à tour, seuls ou parfois devant un petit groupe, les pensées qui traversent leur esprit dans une sorte de monologue qui n'en est pas tout à fait un. «Il s'agit, dit Poissant, de textes qui font habituellement trois ou quatre minutes; des brèves «rentre-dans», des objets brusquants...»

Et pourquoi, «brusquants»? «Parce que je trouve qu'on est devenu trop mou, reprend le jeune dramaturge. Les gens en général ne réagissent plus à rien, ils s'écrasent. De peur de blesser qui que ce soit, ils deviennent de plus en plus amorphes... Moi, j'ai le goût et souvent même le besoin de

crier. C'est pour ça que j'aime bien provoquer. Je ne veux surtout pas rassurer qui que ce soit, au contraire: j'ai voulu me permettre d'être aussi gratuitement méchant que l'on peut l'être. Jusqu'aux limites du tolérable, parfois.» Comme le raconte Claude Poissant dans un clip vidéo que l'on trouve sur le site du spectacle: «C'est étonnant au théâtre de voir des personnages se mettre en bouche des mots aussi violents, aussi vulgaires même... Alors que c'est courant dans la vie, ça devient choquant ici!»

Comme si le texte se présentait comme une intrusion dans ces pensées secrètes que nous n'osons jamais tout à fait mettre en mots parce que trop brutes, trop crues... Ces brèves échappées deviennent ainsi plus des amorces de dialogues tronqués que des monologues. «Cette absence de perspective, dira Lepage, fait par contre ressortir l'aspect fabulé de tout cela et crée ainsi, étrangement, un effet poétique.»

Poissant acquiescera en soulignant de son côté que la poésie semble surgir du fait que ces mots violents s'humanisent d'étrange façon en prenant corps dans les gestes des comédiens qui les crient devant nous.

Des bouts qui manquent

Un plateau dur donc. «*Faux "dark"*», précise Lepage en esquissant un sourire. En discutant du spectacle, les deux hommes ont retravaillé certains aspects et choisi leurs partis pris. Poissant n'a coupé qu'une seule petite scène et changé à peine l'ordre des tableaux. Il souligne «le souffle remarquable» de l'écriture de Lepage, «sa grande cohérence». Tout comme le complet investissement de toute l'équipe de production qui a plongé, «tout le monde tout nu», dans la création...

Ici, auteur et metteur en scène se sont tout de suite entendus pour ne pas verser dans le «psychologisme» ou l'«hyper-réalisme». Pourtant, tous deux avouent leur première réaction de surprise devant le décor et la scénographie développés par Guillaume Lord. Ils décrivent son plateau comme «un lieu super marqué», oui, mais d'abord comme un endroit qui résonne au diapason de ces espaces intérieurs dans lesquels on plonge quand on se permet de sentir les pensées et les mots d'écorchés des personnages d'Étienne Lepage.

Chaque comédien jouera deux rôles complètement différents, quelques-uns d'entre eux, un de plus. Le metteur en scène explique qu'il a d'abord été séduit par le côté «débalçant» induit par cette structure bizarre en forme de brèves. «Tout de suite, j'ai précisé que je ne voulais pas de «compositions». Je veux que l'on se rapproche plus du show de danse ou l'on n'essaie pas constamment de faire des liens entre l'histoire et les personnages... Ne rien imposer au spectateur; le laisser faire ses liens... Miser sur la légèreté...»

Je ne sais lequel des deux a d'abord fait la comparaison du musée, mais la métaphore s'est étirée durant de longues minutes en fin d'entrevue. Ça touche à la différence qu'il y a entre se faire raconter une histoire et aller au musée. Dans les deux cas, on fait des liens, mais ils ne sont pas du tout du même ordre...

Lepage conclura en parlant, lui, de l'importance du «coup de poing». «Que les spectateurs se mettent dans la peau de quelqu'un qui ne sait pas, qui n'a pas vu vraiment. Souvent, autour de nous, on entend ces portions de

dialogue tronqué et cela engendre l'impression qu'il nous en manque des bouts pour tout comprendre... Ça se passe souvent comme ça dans la vraie vie et c'est cela que j'ai voulu mettre en mots.» Retenez le nom de ce jeune homme: Étienne Lepage.

Le Devoir

ROUGE GUEULE

Texte d'Étienne Lepage mis en scène par Claude Poissant. Une production du Théâtre Petit à Petit présentée à l'Espace Go du 20 octobre au 14 novembre.

le groupe de **laveillee** présente du 6 au 24 octobre 2009

Partenaire de saison Hydro Québec

COEUR DE CHIEN
Mikhaïl Boulgakov

Mise en scène **GREGORY HLADY**
AVEC PAUL AHMARANI
PETER BATAKIEV
ANNIE BERTHIAUME
DENIS GRAVEREAUX
FRÉDÉRIC LAVALLÉE
SERGIY MARCHENKO
NADIA VISLYKH

«Cœur de chien demeure une proposition réjouissante d'invention, une pièce à voir ne serait-ce que pour l'éclatante performance des comédiens.»
Tristan Malavoy-Racine, Voir, janvier 2009

COMPLET LES 20, 21 ET 22 OCTOBRE

ON JOUE AU [PROSPERO] !

du mardi au samedi à 20 h, mercredi à 19 h
Jeudi : 2 pour 1

Réservation 514 526-6582
Réseau Admission 514 790-1245 www.laveillee.qc.ca

théâtre [PROSPERO] !
du mardi au samedi à 20 h, mercredi à 19 h
Jeudi : 2 pour 1

Réservation 514 526-6582
Réseau Admission 514 790-1245 www.laveillee.qc.ca

CIRQUE

Ils dansent avec les loups

ISABELLE PARÉ

Tandem impromptu, le duo masculin de la compagnie française Un loup pour l'homme vient faire sa ronde sur la scène de la Tohu la semaine prochaine (du 21 au 23 octobre) avec *Apris par corps*, une première création toute en coups de force, reflet du duel incessant qui unit deux frères.

Une relation durement mise à l'épreuve, tantôt écorchée vive et tantôt symbiotique; voilà qui résume la production du couple de porteur et voltigeur Alexandre Fray et Frédéric Arseneault, fondateurs et interprètes d'Un loup pour l'homme.

La rencontre des deux jeunes artistes, amateurs de sport extrême et tous deux formés dans les portés acrobatiques de chaque côté de l'Atlantique, était presque écrite dans le firmament. Jeune diplômé de l'École nationale de cirque (ENC), Frédéric Arseneault a été recruté en France en 2002 pour participer à la production circassienne *Les Sublimes*, mise en scène par Guy Allouche. En cours de tournée, son partenaire de toujours se blesse, le laissant en plan.

Arseneault, qui file le parfait bonheur en France, décide alors de s'y enraciner et rencontre Alexandre Fray, un porteur formé au Centre national des arts du cirque, qui se révèle un double parfait pour poursuivre l'aventure des *Sublimes*. Adeptes de judo et de combat, Fray convainc ensuite son nouveau partenaire de fonder leur propre compagnie en 2005 et de travailler à une création originale.

Avec l'aide du metteur en scène Arnaud Anckaert, rompu à la danse et au théâtre contemporain, les deux jeunes créent Un loup pour l'homme et se mettent au défi de pousser hors de son cadre habituel l'art du porté,

l'amenant sur le terrain de la confrontation des corps et des rapports fraternels.

«Pendant la création, on s'est même interdit les portés et les équilibres pour pousser plus loin notre création. Les gens nous disent souvent: "C'est de la danse!" C'est plutôt une exploration physique des limites du corps de l'homme. Pour nous, le cirque, c'est ça aujourd'hui. Ça continue d'être d'abord une prise de risque», insiste Frédéric Arseneault.

Sur scène, les deux loups, tels des jumeaux sans cesse confrontés à la présence de l'autre, bougent, dansent, s'empoignent et s'étreignent. On passe par toute la gamme des états physiques: de la confiance aveugle à l'osmose, puis au choc de la bataille.

Dans ce corps à corps livré dans un décor nu, les interprètes, sans appareils, souhaitent exposer la fragilité de la relation qui les unit. «Au cirque, on devient souvent des machines physiques. Nous, on ne voulait pas que les gens sortent de là en se disant: "Wow, ils sont forts, les acrobates!" On voulait que ça parle, que ça expose le côté fragile et humain de l'artiste. Si des gens pleurent en sortant, c'est le meilleur compliment qu'on puisse nous faire!», affirme le voltigeur du duo.

La mise en scène d'Anckaert, directement inspirée des *Météores* de Michel Tournier, ce roman qui traduit merveilleusement bien la relation fusionnelle et orageuse de jumeaux condamnés à tout partager, demeure discrète.

Sur des pièces d'Arvo Part, d'Anouar Brahmé et de Godspeed You! Black Empire, les moments de silence succèdent à l'avalanche sonore. De quoi faire hurler les loups et amuser la meute.

Le Devoir

SACRÉ CŒUR
DE Alexis Martin ET Alain Vadeboncoeur
PRODUCTION DU Nouveau Théâtre Expérimental
EN REPRISE DÈS LE 20 OCTOBRE

DÈS MARDI,
11 REPRÉSENTATIONS COMPLÈTES

AVEC Stéphane Demers / Muriel Dutil / Hélène Florent OU Édith Paquet / Jacques L'Heureux / Alexis Martin
COLLABORATEURS Colette Drouin / Réal Dorval
Francis Farley-Lemieux / Catherine Gauthier / Yves Labelle
Jean-François Landry / André Rioux / Nancy Tobin

le nouveau théâtre
NTE DU 20 OCTOBRE AU 21 NOVEMBRE 2009
expérimental
www.nte.qc.ca

À ESPACE LIBRE
1945 FULLUM
MÉTRO FRONTENAC
RÉSERVATIONS
LIBRE 514-521-4191

RÉSERVEZ MAINTENANT !
LE DEVOIR

CULTURE

DANSE

Barthes, l'amour et l'école de Dave St-Pierre

Francis Ducharme livre sa première création avec Sophie Dalès

FRÉDÉRIQUE DOYON

Étiqueté danseur au théâtre et comédien dans le milieu de la danse, Francis Ducharme ne se plaint pas d'évoluer dans un *no man's land* scénique encore à inventer. Il livre d'ailleurs sa première création alors même qu'il vient d'être recruté pour la prochaine production du réputé chorégraphe européen Sidi Larbi Cherkaoui. L'œuvre hybride, au titre provocateur, *Celui qui aime est à Dachau*, est créée avec la danseuse Sophie Dalès.

L'interprète charismatique et fougueux, découvert dans les

pièces du chorégraphe Dave St-Pierre, est déjà rompu aux mises en scène des Ronfard, Denoncourt et Poissant et a joué dans deux films. Ni seulement comédien, ni tout à fait danseur, le beau bâtard de la scène se dit plutôt performeur et adore butiner toutes les formes scéniques, des plus classiques aux plus éclatées.

Entre le trash et le sublime

«*Quand je danse, j'aime aller dans des territoires où les mots ne suffisent plus et, quand je bouge beaucoup, j'ai envie du langage, d'une parole, explique-t-il, joint sur son por-*



PHOTO FRANCIS DUCHARME

Ballotté comme Dave St-Pierre entre le trash et le sublime, Francis Ducharme est aussi interpellé par le thème de l'amour torturé, impossible, qui fait d'ailleurs l'objet de son duo.

table, à vélo. *J'aime ça n'appartenir à personne, être libre, travailler avec plein de gens différents pour plein de raisons différentes, faire des trucs "straight" puis après faire des trucs plus pétés.*

Il n'hésite toutefois pas à se réclamer d'un frère siamois artistique, Dave St-Pierre, alter ego auprès de qui il a passé six années aussi fructueuses qu'intenses. Il a ainsi participé à la création des œuvres *No Man's Land*, *La Pornographie des âmes* et *Un peu de tendresse, bordel de merde!*.

«*C'était une collaboration où on n'avait pas besoin de se parler: on savait ce que l'autre pensait juste dans un regard. J'ai beaucoup de respect pour lui; c'est là que j'ai fait mon école.*

D'où sa piqure pour les pièces radicales, iconoclastes. Ballotté comme Dave St-Pierre entre le trash et le sublime, il est aussi interpellé par le thème de l'amour torturé, impossible, qui fait d'ailleurs l'objet de son duo. «*C'est une pré-*

occupation que je partage avec Dave, reconnaît-il. *Mais ma création est moins teintée par la présence de la mort. Il y a plus d'autosabotage dans ce que je fais. Ça traite aussi beaucoup plus du masque, de l'incapacité de se révéler à l'autre. Et, étonnamment, de comment on peut se révéler plus en portant un masque...*

Sa comparse d'origine française, Sophie Dalès, amie et partenaire de scène chez Dave St-Pierre, partage totalement cette vision et cette obsession. Leurs histoires ont donc naturellement pris corps sur scène, liées par des extraits des *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes. Dans ce dictionnaire qui déconstruit le sentiment amoureux avec poésie et désespoir, ils ont glané tantôt une définition complète, tantôt une courte phrase, qui servent de «*colonne vertébrale*» au projet. «*Cette parole philosophique et poétique complète bien ce qui est performatif et gestuellement plus brut*», commente Francis Ducharme. «*Suis-je*

amoureux?», s'amuse-t-il à citer. «*Oui, puisque j'attends. L'autre n'attend jamais.*

De là aussi le titre de la pièce, inspiré d'un passage où le théoricien français ose, dans une question, mettre en parallèle l'amoureux abandonné et le réfugié des camps de la mort... Pour le reste, *Celui qui aime est à Dachau* repose sur les écrits des deux protagonistes et des témoignages de leurs expériences personnelles. Tous deux dansent et jouent (peut-être) «*deux junkies de l'amour*» dans une suite de tableaux qui flirtent avec la vie réelle.

«*On a voulu conserver l'aspect très artisanal, un peu broché à foin, de la période de recherche en résidence*», décrit celui qui admire la danse brutale de Wim Vandekeybus, le cinéaste tordu de David Lynch et le théâtre audacieux de Brigitte Haentjens. «*C'est un drôle d'objet, c'est assez performatif. Je ne sais pas vraiment si on joue; c'est là que c'est intéressant parce qu'on a le désir de jouer dans des zones floues: est-ce que c'est vrai ce qu'ils racontent? Est-ce qu'ils pleurent pour vrai?*

Francis Ducharme est trop heureux de laisser libre cours à ses pulsions créatives, si excessives soient-elles. Ses collaborations comme interprète, toujours riches parce qu'elles participent au processus de création, sont aussi sources de frustrations. «*Des fois tu donnes des trucs que t'aimerais garder pour toi, confie-t-il. Et avec [Frédéric] Gravel, il me disait tout le temps: "C'est trop." Là, je décide que c'est trop, puis ça va être "too much"...*

Et c'est bien sans bride et sans filet de sauvetage que le jeune artiste promet de sauter dans l'arène de la création européenne du chorégraphe prodige Sidi Larbi Cherkaoui pour *Babel*, dernier volet d'un triptyque amorcé avec *Foi*, dont la première est prévue au printemps prochain à Bruxelles... À suivre.

Le Devoir

CELUI QUI AIME EST À DACHAU

Chorégraphie de Francis Ducharme et Sophie Dalès à partir d'un texte de Roland Barthes. Du 22 au 25 octobre à Tangente.

MÉDIAS

L'info culture liquide

Les blogues sur la culture se multiplient au Québec. Pourquoi et avec quels résultats?

STÉPHANE BAILLARGEON

J eudi, avant-hier, quoi, *patwhite.com* relayait des informations au sujet d'un colloque sur la muséologie et l'intermédialité à la Société des arts technologiques, du départ pour la France du groupe Alfa Rococo et d'un concert gratuit de jazz manouche à Québec, mais aussi une critique de la pièce *Les Troyennes*, montée au Bain Saint-Michel, et un reportage vidéo sur la Semaine de mode de Montréal. Entre autres. Certains jours, il y a là plus d'informations et de commentaires que dans les pages culturelles des quotidiens du Québec, *Le Devoir* y compris. Avec ses collaborateurs sur place, le site couvre en plus ce qui se passe à Toronto, à Ottawa, à Paris, à New York et à Berlin. Wow!

Cette belle aventure dure depuis cinq ans. Avec ses 45 000 visiteurs uniques par mois, *patwhite.com*, partenaire du portail Canoe de Quebecor depuis peu, est maintenant un des dix blogues les plus populaires du Québec, toutes catégories confondues.

«*Au départ, et encore aujourd'hui, il s'agit d'un désir de communiquer avec les autres sur la vie culturelle à Montréal et Québec*», explique le fondateur du blogue, Patrick White, par ailleurs cadre au *Journal de Québec*, interviewé par courriel, comme tous les autres blogueurs cités ici. «*La différence entre mon blogue et un magazine culturel, c'est la démarche. Ma démarche est journalistique, personnelle, non commerciale et sans objectif financier aucun. Le blogue s'intéresse à un marché de niche, les arts et spectacles sauce underground et alternative. Je ne parle que des choses qui m'intéressent, ou qui pourraient intéresser mes lecteurs.*

Pour ceux qui vivraient en troglodytes depuis une décennie, rappelons qu'un blogue (ou blog), c'est un site Web réunissant des billets par ordre antéchronologique, les derniers étant les premiers listés. Les plus gentils observateurs y voient une version postmoderne du journal (tout court, de bord ou intime); les plus sévères dénoncent une autre dérive de notre société hypertechicienne, suractive, instantanée et nombriliste, qui remplace la parole publique par une massive cacophonie. Le site français *skyrock.com* rassemble maintenant plus de 26 millions de blogues regroupant 650 millions d'articles, lesquels ont généré près de quatre milliards de commentaires.

Un espace de liberté

Il existe des centaines de blogues québécois à saveur plus ou moins artistique ou culturelle. Tous gratuits. Tous faisant, au mieux, leurs frais, avec un peu de pub. *Le Devoir* a le sien depuis peu (*Le Sis-mographe*).

Pierre Cayouette, un ancien du *Devoir*, blogue pour le magazine *L'Actualité* depuis des années, sur le sport, la société, la culture. Son blogue connaît un succès enviable, faisant régulièrement la barbe aux autres productions médiatiques dans les revues de presse matinales.

«*Pour un journaliste de magazine, cela permet de réagir à chaud à l'actualité*», explique Pierre Cayouette. *Dans un magazine, les textes paraissent plusieurs semaines après leur rédaction. Ils sont lus, relus, révisés, corrigés, réécrits, relus, élagués, etc. Le blogue, c'est l'espace de liberté parfait.*

C'est l'immédiateté aussi. «*Tu reviens d'un spectacle à l'opéra le samedi soir et t'as envie d'en parler? Tu te laisses*

SPECTACLE PRÉSENTÉ EN ANGLAIS

THE AGE I'M IN

PAR

FORCE MAJEURE

JEUNE COLLECTIF AUSTRALIEN

CHORÉGRAPHE : KATE CHAMPION

Des œuvres qui fusionnent danse, théâtre et multimédia.

«*On rit, on frémit, on pleure même, tellement le propos est émouvant.*»
(Sydney Morning Herald)

CE CINQUIÈME SALLE

TARIF RÉGULIER 35\$

30 ANS ET MOINS 30%
MARUS D'ENVIRON

POUR PLUS D'INFORMATIONS VISITEZ CINQUIEMESALLE.COM

laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 900 942 2112

CELUI QUI AIME EST À DACHAU

FRANCIS DUCHARME + SOPHIE DALÈS

5 représentations

22, 23 et 24 octobre 2009 à 19h30
24 et 25 octobre à 16h

Tangente

Billetterie = 514.525.1500
Réseau Admission = 514.790.1245
840, rue Chermieu, Montréal (métro: Sherbrooke)
www.tangente.qc.ca

ROUGE GUEULE

TEXTE ÉTIENNE LEPAGE
MISE EN SCÈNE CLAUDE POISSANT

THÉÂTRE P.A.P.

DU 20 OCTOBRE AU 14 NOVEMBRE 2009

PRÉSENTÉ À ESPACE GO, 4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
DU MARDI AU VENDREDI À 20H, SAMEDI À 16H UNIQUEMENT
BILLETTS 514-845-4890 | ADMISSION.COM 514-790-1245

AVEC

ALEXANDRINE AGOSTINI | MICHEL BÉRUBÉ | ANNE-ÉLISABETH BOSSÉ
ANNETTE GARANT | MAUDE GIGUÈRE | JACQUES GIRARD | HUBERT LEMIRE
JONATHAN MORIER | DANIEL PARENT | MANI SOLEYMANLOU

Assistance à la mise en scène CATHERINE LA FRENIERE | scénographie GUILLAUME LORD
costumes MARC SENÉCAL | accessoires DAVID OUELLET | éclairages ERWANN BERNARD
conception sonore ANTOINE BÉDARD | maquillages FLORENCE CORNET
mouvement CAROLINE LAURIN-BEAUCAGE | direction technique SÉBASTIEN BÉLAND

DIRECTION ARTISTIQUE | CLAUDE POISSANT ET PATRICE DUBOIS
THEATREPAP.COM

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

LE DEVOIR

VOIR PAGE 5: MÉDIAS

CULTURE

MÉDIAS

SUITE DE LA PAGE E 4

aller, tu écris, tu mets ton texte en ligne toi-même: pas de réviseur, pas d'éditeur...», poursuit le blogueur émérite. J'ai proposé que mon blogue soit culturel justement pour cette question du temps de réaction, pour que L'Actualité soit dans la parade. Pour suivre les politiques culturelles, aussi, du moins minimalement. J'ai consacré beaucoup d'espace, l'automne dernier, aux compressions d'Ottawa en culture.»

Lui et l'autre s'en tiennent aux règles d'or de leur métier. Patrick White, qui a travaillé pour des agences de presse, dit y avoir retenu que «la vérocité prime sur la rapidité». Il se veut «rapide mais prudent». Sa quinzaine de collaborateurs, dont trois photographes, deux caméramans et trois reporters webvidéo (pour pathwhite.tv, lancé il y a deux mois), doivent respecter les mêmes consignes. Les informations sont aussi «vérifiées avant publication» et constamment corrigées, dit le patron.

Pierre Cayouette travaille en solitaire, mais pour une grande entreprise de presse. Il s'en tient donc aux strictes normes journalistiques. «J'écris des textes au "je", mais je refuse absolument de raconter ma vie personnelle ou de m'épancher sur mes humeurs», écrit-il. Je n'écris rien que je n'écrirais pas dans l'imprimé. [...] Les non-journalistes ont toutefois une plus grande liberté et peuvent se permettre toutes les audaces.»

L'écran des passions

Le blogue La Clique du Plateau (cliqueduplateau.com) peut d'autant plus oser qu'il avance anonymement, ce qui n'a d'ailleurs pas plu à certains journalistes, qui ont révélé l'identité du cliqueur incognito. Son slogan dit: «Parce qu'on nous prend pour des clowns.» Ce blogueur est un blagueur.

Dans ses réponses, le masque dit clairement délaissier les potins et les louanges au profit de «la critique» et de «billets d'humeur». Cette semaine, son site proposait des «bitcheries» sur les délirantes apparitions de la chanteuse Lara Fabian au Salon du chocolat... «On ne fait que commenter et critiquer l'actualité, et on écrit sur ce qui nous dérange et aussi sur ce que l'on aime», dit La Clique. On ne fait que donner notre point de vue et il faut croire que d'autres personnes pensent comme nous, car notre blogue est très fréquenté.»

Annie Fortin, de Dans ma télé (dansmatele.ca), répond aussi au «nous», en amalgamant ses réponses et celles de ses deux jeunes acolytes blogueurs, Pierre-Luc Cloutier et Marie-Claude Lévesque. «Nous bloguons sur la télévision et le faisons par passion», écrit-elle. Ce qui nous différencie des magazines à potins, c'est d'abord l'opinion dans nos billets, le côté critique, mais aussi le fait que nous restons toujours dans un cadre professionnel et n'allons jamais dans les détails personnels concernant les artistes.»

Le blogue relaye les nouvelles et les commentaires. Cette semaine, on y passait des infos sur les plus récentes cotes d'écoute, mais aussi de la pommade sur Le Gentleman, la nouvelle série de TVA. Les téléphages proposent aussi régulièrement des visites vidéos de coulisses et de plateaux d'émissions québécoises.

«Il est certain que le blogue n'est pas de la nouvelle pure et simple», explique la porte-parole du groupe. C'est souvent la perception de la nouvelle par quelqu'un qui n'a rien à perdre à la distribuer sur son blogue.»

Pierre Cayouette revient sur l'emportement généralisé dans le commentaire, devenu le bruit de fond de notre société malade de son hypermédiatisation. Chargé de cours à l'Université de Montréal en journalisme, il raconte que ses étudiants rêvent moins de la rigueur des enquêtes et des reportages des André Noël, Daniel Blanc ou Kathleen Lévesque que des commentaires de Patrick «Pat» Lagacé, jusque sur son blogue.

«Il y a des jours où je déteste les blogues, écrit celui qui prendra une pause du Net durant

quelques mois pour terminer deux livres. Je me dis que c'est ni plus ni moins qu'une "ligne

ouverte" [tribune téléphonique] par claviers interposés. Tous ceux qui appellent dans ces

émissions ou qui écrivent des lettres ouvertes dans les journaux envoient maintenant des

commentaires sur les blogues...»

Le Devoir



10^e Festival interculturel du Conte Québec

du 16 au 25 octobre 2009

Une centaine de conteurs
du Canada et de l'étranger
Plus de 100 spectacles
solos ou thématiques
(en français et en anglais)
dans plusieurs villes du Québec

Samedi 17 octobre

19 h 30 **VEILLÉE AMÉRINDIENNE**
Contes au son du tambour wabanaki
Robert Seven-Crows Bourdon, Micmac
Ananda Jo L'Érable, Algonquin
Nicole O'Bomsawin, Abénaquise
MAISON AMÉRINDIENNE DE MONT-SAINT-HILAIRE
FRAIS D'ENTRÉE: 10 \$

20 h **LÉGENDAIRE AFRIQUE**
Kientega Pingdéwindé (KPG) / BURKINA FASO
Nora Aceval / ALGÉRIE
Souleymane Mbodj / SÉNÉGAL
AUDITORIUM LE PRÉVOST LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES

Dimanche 18 octobre

14 h **TOUPIE DE CONTES ET DE MUSIQUE DU SÉNÉGAL**
Souleymane Mbodj / SÉNÉGAL
STUDIO 1 - MAISON DE LA CULTURE ROSEMONT/
LA PETITE-PATRIE LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES

Lundi 19 octobre

de 18 h à 20 h **LANCEMENT D'AUTOMNE DE PLANÈTE REBELLE**
En présence des auteurs de la cuvée 2009
JEU Revue de théâtre présentera aussi son numéro 131: «Contes et conteurs».
RESTO ROBIN DES BOIS, MONTRÉAL

20 h **ÉVÈNEMENT FACEBOOK**
Réservé aux seuls adeptes
Tous les détails sur [facebook](#)

Mardi 20 octobre

20 h **LES 1001 NUITS**
Nora Aceval / ALGÉRIE
MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE
LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES

20 h **¿AMARANTA PORQUÉ?**
Voyage à travers la tradition colombienne
Nicolas Buenaventura / COLOMBIE
MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES
LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES

Mardi 20 octobre

20 h **POLKA GALOPKA**
Contes et chants a capella
Magda Lena Gorska / POLOGNE
MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE
LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES

Jeudi 22 octobre

20 h **CONTES COQUINS**
Nadine Walsh, maîtresse de cérémonie
Vanessa Lefebvre / BELGIQUE
Magda Lena Gorska / POLOGNE
Nora Aceval / ALGÉRIE
SALLE JEAN-EUDES - MAISON DE LA CULTURE ROSEMONT/
LA PETITE-PATRIE LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES

Vendredi 23 octobre

20 h **CONTES D'HUMOUR ET DE SAGESSE**
Jocelyn Bérubé, maître de cérémonie
Kim Yaroshevskaya et le musicien
Denis Poliquin
MAISON DE LA CULTURE MERCIER LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES

Samedi 24 octobre

14 h **GROS BISCUIT**
Spectacle famille
Renée Robitaille / QUÉBEC
MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES

Dimanche 25 octobre
de 12 h à 22 h
MARATHON DU CONTE
Spectacle de clôture exceptionnel
de la 10^e édition du Festival
Plus de 40 conteurs d'ici et d'ailleurs
se relaieront à pas contés pour construire conte
par conte ce monde unique et merveilleux où
la diversité de chacun... fait la richesse de tous
MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC ENTRÉE LIBRE

TOUTE LA PROGRAMMATION SUR

www.festival-conte.qc.ca



Patrimoine
canadien



Canadian
Heritage



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Montréal



CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

Québec

Conseil des arts et des lettres
Ministère des Affaires municipales, des Régions
et de l'Occupation du territoire
Ministère de la Culture, des Communications
et de la Condition féminine

CULTURE

JONES

SUIVE DE LA PAGE E 1

l'inverse.» Moment de réflexion pour Oliver. Puis il ajoute: «Je pense qu'on a bien réussi, parce que personne ne peut dire qui joue quoi sur l'album.»

Le jeu précis de Hank Jones fascine Oliver Jones au plus haut point. «Ça ne date pas d'hier... C'est quelqu'un qui donne un sens à chaque note. Il ne joue rien pour rien. Chaque note est spéciale pour lui, tout est clair dans sa tête. Moi, comme d'autres, je vais chercher parfois le bon ton dans un passage. Mais lui est parfait, et il y arrivera avec moins de notes. C'est une manière remarquable de jouer du piano. Et au final, je pense qu'il n'a pas fait une seule mauvaise note depuis 50 ans...»

Ceux qui l'ont vu à Montréal en 2008 l'ont bien remarqué: Hank Jones joue à 90 ans comme à 50, un peu de vélocité en moins. L'impression que le temps, sur ses doigts, n'a pas d'emprise. «Impossible de deviner son âge à l'écoute, relève Oliver. Ce n'est pas le premier pianiste à

jouer à un âge aussi avancé, mais c'est remarquable d'observer à quel point il a toujours su s'adapter. Il n'est pas daté: il arrive à faire des choses que les jeunes pianistes contemporains font aujourd'hui. Moi, ça m'impressionne beaucoup.»

Entre autres parce que Oliver Jones a toujours été préoccupé par cette idée de ne pas laisser la vieillesse affecter le jeu. «Souvent, je me dis que mon temps est passé, confie-t-il. J'écoute des jeunes comme Brad Mehldau, et je me dis que les gens n'accepteront plus après ça de revenir au style que moi je pratique. Sauf que je pars du principe qu'on apprend toujours, chaque jour, et qu'en intégrant ces apprentissages à notre personnalité musicale, on demeure actuel. Je ne veux pas être daté, je ne veux pas continuer à jouer si je n'en suis plus capable. Mais je regarde Hank Jones aller et je me dis qu'il doit me rester au moins trois ou quatre bonnes années devant moi.»

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE

Virtual Haydn Project:
le voyage en sons

Le Centre interdisciplinaire de recherche en médias musicaux et technologie (CIRMMT) de l'Université McGill a tenté de recréer en studio l'acoustique de neuf salles fréquentées par Haydn pour enregistrer, sous les doigts de Tom Beghin, l'intégrale de ses œuvres pour clavier. Naxos publie ce *Virtual Haydn Project* en DVD Blu-ray.

CHRISTOPHE HUSS

Le projet Haydn, mené entre 2004 et 2007, a trois concepteurs: le pianofortiste Tom Beghin, l'ingénieure de son Martha de Francisco et l'architecte d'acoustiques virtuelles Wieslaw Woszczyk.

Il s'agissait de tracer un parcours sonore de Haydn jouant divers instruments dans des lieux différents, au gré de ses pérégrinations. Dans un premier temps, sept copies d'instruments anciens ont été conçues spécialement. On ne peut qu'appuyer Tom Beghin sur ce point-là. La facture des répliques s'est diversifiée et améliorée de telle sorte que le recours à un instrument historique, à la mécanique marquée par le temps, n'a plus vraiment sa raison d'être.

Beghin rejoint ainsi des artistes tels que Ronald Brautigam, Robert Kohnen ou Alexei Lubimov, alors que Paul Badura-Skoda reste le grand défenseur des instruments anciens authentiques, qu'il va chercher dans les collections et les musées. Beghin a d'ailleurs eu recours, pour trois des instruments, au facteur préféré de Brautigam, Chris Maene

Le château est au sous-sol

Pour recréer des acoustiques, il faut les définir. Wies-

law Woszczyk a entrepris ce travail dans des endroits tels que la résidence de Haydn à Eisenstadt, des salons du palais Esterházy à Eisenstadt, du palais Lobkowitz ou de l'Albertina de Vienne, avec ses murs tendus de soie. Pour simuler un salon type de l'époque, l'équipe est allée calibrer l'acoustique de la salle de Nantes du château Rametzay à Montréal.

La calibration d'une acoustique se fait en mesurant la réaction d'une pièce à des impulsions. En fait, on «excite» la salle par des sons de différentes fréquences et longueurs et on voit comment elle répond. Ces paramètres sont enregistrés, comptabilisés et traduits en un modèle numérique.

Le tout est reconstitué sous un «dôme acoustique» (notre photo) au Centre interdisciplinaire de recherche en médias musicaux et technologie (CIRMMT). Tom Beghin et son instrument sont placés sous ce dôme. Beghin peut entendre sonner son instrument dans une salle virtuelle reprogrammée en studio.

La salle des glaces du palais d'Eisenstadt dans un sous-sol de la rue Sherbrooke!

La place du Prince

Il ne manque plus que les costumes et l'auditeur prend la place du prince écoutant son musicien préféré. C'est

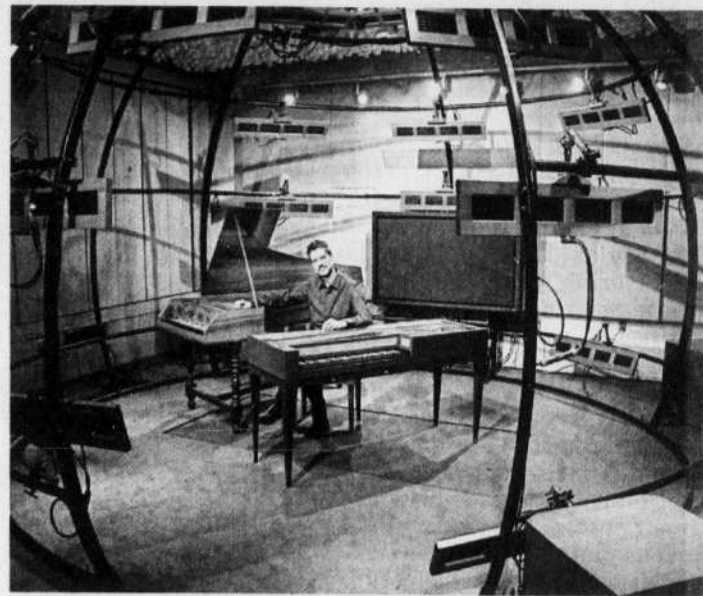


PHOTO JACQUES ROBERT
Le «dôme acoustique» au Centre interdisciplinaire de recherche en médias musicaux et technologie (CIRMMT)

d'ailleurs l'effet voulu. Car lorsqu'on définit une acoustique, il faut faire des choix.

Le premier est de savoir si l'on veut une écoute égoïste ou de concert. L'acoustique d'une pièce varie en effet grandement selon le nombre d'individus qui y sont rassemblés. Si l'on voulait donner l'impression d'un «concert princier au temps de Haydn», il aurait fallu prendre les mesures acoustiques avec des salles remplies. Les concepteurs du projet, pour des raisons pratiques évidentes — d'autant que les mesures ont été faites de nuit pour éviter les bruits parasites —, ont choisi des salles vides.

Le second est de savoir où se situe l'auditeur. L'écoute du produit fini ne manque pas d'étonner, car si l'on parle beaucoup de salles reconstituées, l'enregistrement, proche, documente surtout l'instrument. Réponse des concepteurs: la perspective est celle du prince, auditeur privilégié, à deux mètres de l'instrument.

Le *Virtual Haydn Project* repose évidemment sur la logique d'une adéquation naturelle d'un instrument et d'une salle. De ce point de vue, les choix sont excellents. Le parcours est organisé en dix «concerts», dans lesquels les clavicores se retrouvent dans des acoustiques pianos et le spectaculaire piano Longman, Clementi & Co. de 1798, dans une quasi-salle de concert. Évidemment, un clavier se perdrait dans cette même salle, alors que le piano, avancé pour l'époque, saturerait complètement le studio de travail de Haydn.

Sur un disque-bonus, un bref morceau a été enregistré sur ces sept instruments, chacun étant intégré dans les neuf acoustiques. L'auditeur peut se faire une idée en entendant les 63 combinaisons.

Compromis

Le *Virtual Haydn Project* est plein d'enseignements. D'abord, il anticipe le fait que

le support Blu-ray deviendra, dans le futur, le support audio multicanal de référence, une sphère où il remplacera le SACD. Il se hisse au niveau de définition sonore du SACD, ce que le DVD Vidéo ne peut pas.

Ensuite, il repose forcément sur des compromis. Un musicien normalement éduqué joue en fonction de la réponse acoustique d'une salle. Comme il s'agit d'un enregistrement, si l'on avait laissé allumé le «dôme acoustique» au moment de l'enregistrement, on aurait capté l'instrument et les haut-parleurs. Ton Beghin a donc été placé dans le dôme acoustique pour prendre ses repères sonores, mais le dôme lui-même a été débranché au moment de l'enregistrement. Même si l'on sait que le musicien s'entendait dans un casque, il importe avant tout d'y croire...

Acoustique ou non, il y a aussi le fait que le maître d'œuvre de ce que vous entendez dans votre salon reste l'ingénieur du son. La proximité choisie par Martha de Francisco est défendable, mais elle évacue un peu l'«effet salle» en donnant la primauté à une documentation sonore de l'instrument.

Enfin, la démonstration effectuée fin septembre dans les locaux de l'Université McGill a permis de s'apercevoir que l'idée de «théorie de la relativité» ne valait pas que pour les équations d'Einstein. Sur le perfectionné matériel sonore du CIRMMT, on entendait clairement une sorte de *rumble* (grondement), de très faible niveau, certes. Après plusieurs «vraiment?» et autre «ah, vous croyez?», nous avons cru comprendre que la climatisation du bâtiment où se trouve le studio d'enregistrement a pu jouer les trouble-fête! Reste à savoir si cela s'entendra en écoute à domicile dans les Blu-ray commercialisés par Naxos.

Le Devoir

ANALEKTA

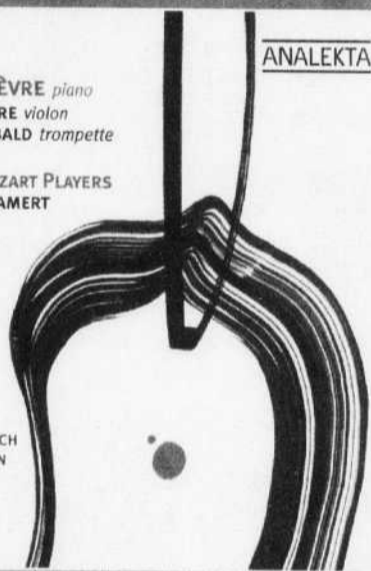
CET AUTOMNE, ÉCOUTEZ
LES PLUS GRANDS
INTERPRÈTES CANADIENS



ALAIN LEFÈVRE piano
DAVID LEFÈVRE violon
PAUL ARCHIBALD trompette

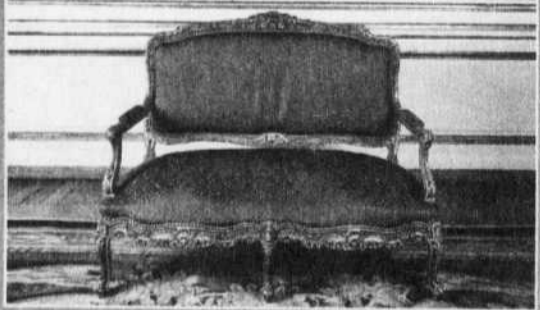
LONDON MOZART PLAYERS
MATTHIAS BAMERT

MATHIEU
CHOSTAKOVITCH
MENDELSSOHN
CONCERTINO
& CONCERTOS



CONCERT PARISIEN

RAMEAU TELEMANN LECLAIR BLAVET FORQUERAY
BEAUSÉJOUR QUINTANA PLOUFFE JEAY



TELEMANN

LES GITANS BAROQUES
THE BAROQUE GYPSIES

ENSEMBLE CAPRICE
MATTHIAS MAUTE



Hydro
Québec
présente

les séries
Pro
Musica
2009 - 2010

Lundi, 26 octobre 2009, 19h30
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

• Série Émeraude •

DANG THAI SON
Piano



Programme:

RAVEL, Miroirs
DEBUSSY, Children's Corner
CHOPIN, Mazurkas op.50 #1-2-3;
op.17 #4; op.63 #1-2-3;
Andante spianato en sol majeur;
Grande Polonaise brillante op.22

Billets en vente à La Place Des Arts:
514-842-2112 ou www.laplacedesarts.com
35\$-40\$ avant tx. & redev. - 20\$ prix étudiant

Concert des arts
de Québec

CONCERT DES ARTS
DE MONTRÉAL

LA PRESSE

laplacedesarts.com
514 842 2112

Renseignements:

www.promusica.qc.ca - Tél. 514-845-0532



CONSTANTINOPLE

Kiya Tabassian, directeur artistique

Jeu 22 octobre, 20h

MYSTIQUE MÉDITERRANÉE

Une grande soirée au cœur des traditions sacrées syriaques,
byzantines, persanes, arabes et ibériques

CONSTANTINOPLE. KIYA TABASSIAN SITAR, VOIX, ZIYA TABASSIAN PERCUSSIONS;
PIERRE-YVES MARTEL BASSI ET DESSUS DE VOILE, DIDEM BASAR KANUN.



Avec ses invités:
L'ENSEMBLE ENCHORDAIS (GRECE)
LA CHANTEUSE NOMA OMRAN (SYRIE)

SALLE PIERRE MERCURE 300 EST DE MAISONNEUVE MONTRÉAL, MÉTRO DEBRI-LOUAIN
BILLETTERIE PIERRE MERCURE 514 987 8919 / ADMISSION 514 790 1245

Dowland in Dublin

Une soirée de Lute Songs dans un pub irlandais

Michael
Slattery
- ténor -

Direction musicale
Sylvain Bergeron
Seán Dagher

Une production de La Nef

SAMEDI 24 OCTOBRE, 20H

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours,
400, rue Saint-Paul Est, Montréal

Admission 514.790.1245
www.la-nef.com / 514.523.3095



DE VISU

PHOTOGRAPHIE

Regarder le temps

Deux bonnes raisons d'aller au Centre canadien d'architecture

LA TOMBE BRION DE CARLO SCARPA: PHOTOGRAPHIES DE GUIDO GUIDI 1997-2007
Centre canadien d'architecture
1920, rue Baile, Montréal
Jusqu'au 10 janvier

ROBERT BURLEY: LA DISPARITION DE L'OBSCURITÉ
Jusqu'au 15 novembre

ROBERT BURLEY: PHOTOGRAPHIC PROOF
Jusqu'au 19 octobre

MARIE-ÈVE CHARRON

La 11^e édition du Mois de la photo s'est peut-être terminée dans l'indifférence, mais une de ces expositions, toujours en cours, mérite le détour. Il s'agit du projet *Photographic Proof* de Robert Burley, dont le Centre canadien d'architecture (CCA) s'avère l'hôte parfait. L'établissement de la rue Baile, en plus d'accueillir l'intervention extérieure programmée dans le cadre du Mois, propose un accrochage de son cru à partir des nombreux Burley de sa collection. Il y a une autre raison d'aller au CCA: l'exposition de Guido Guidi, lui aussi photographe chouchou de la maison.

Photographe italien, Guido Guidi a reçu à quelques reprises des commandes du CCA pour capter des bâtiments d'architectes notoires. Plus que de simples enregistrements mécaniques, ses photographies sont de véritables essais visuels, à l'exemple de la série qu'il a réalisée sur les constructions de Mies Van der Rohe et qui a été présentée en 2002 dans l'exposition *Mies en Amérique*.

L'actuelle exposition s'élabore autour de Carlo Scarpa, plus précisément sur ce qui a été désigné comme le chef-d'œuvre de l'architecte italien, à savoir la tombe Brion (1969-1978). Connaissant déjà bien



Tombe de la famille Brion, photographie de Guido Guidi

le travail de Scarpa, qu'il avait scruté pour le CCA à l'occasion de l'exposition *Carlo Scarpa architecte: composer avec l'histoire* en 1999, Guidi a poursuivi sa méticuleuse observation de la tombe sur une période de dix ans.

Située à San Vito d'Altivole, près du village de Trévise en Italie, la tombe Brion est un des plus monumentaux projets de Scarpa. Il reste néanmoins emblématique de la pratique de l'architecte, qui s'est démarquée par son désir d'intégrer ses inter-

ventions à leur contexte, cherchant à concilier l'histoire des lieux avec la nouveauté. Contra-

Les quelque cinquante photographies de Guidi cadrent certaines parties de l'ensemble funéraire conçu par Carlo Scarpa

rement au credo de la *tabula rasa* moderniste, conception que l'architecte ne rejetait toutefois pas intégralement, Scarpa renouait avec les traditions locales et leurs savoirs artisanaux, prisant ainsi l'ornementation et la recherche de matériaux.

La tombe Brion est un brillant exemple de cette approche singulière de Scarpa.

Cela est perceptible dans le souci du détail, se révélant dans les corniches, les ouvertures, les joints entre les parhans et le coffrage du béton qui, dans la chapelle de la tombe par exemple, adopte le motif en gradins, puis s'élève dans le vide de la coupole qui s'ouvre telle une ziggourat.

Les quelque cinquante photographies de Guidi cadrent cer-

taines parties de l'ensemble funéraire. Loin d'embrasser sa totalité, le projet cherche plutôt à révéler ce qui ne serait pas perceptible à l'œil nu et que l'appareil rend possible, comme les reflets sur les plans d'eau, la lumière découpée par les ouvertures selon les heures de la journée et le passage du temps sur les matériaux au fil des années, qui ont vu aussi les nénuphars proliférer.

La salle octogonale du CCA se prête à merveille à cette ex-

position élégante, qui s'affirme dans la finesse. L'organisation non uniforme des images sur les surfaces ajoute au caractère spatio-temporel de cette patiente observation où, comme l'écrit Guido Guidi, la tombe s'avère un «instrument au travers duquel regarder le temps ou, mieux, l'architecture qui "se fait" [...]».

Burley, sans nostalgie

Le travail de Robert Burley n'est pas étranger à ces questions temporelles. Depuis quelques années, le photographe canadien s'intéresse à l'obsolescence de la technologie argentique et analogique, dont il rend compte à travers des images de manufactures, aujourd'hui inactives, qui en produisaient le matériel, comme le papier photo, les films et les émulsions.

Fort à propos intitulée *La Disparition de l'obscurité* — l'obscurité n'étant plus une condition de la photographie quand elle est numérique —, la série de photographies exposées par le CCA adopte une approche objective, cadrage frontal et grande chambre, pour montrer la désertion des usines Kodak, au Canada comme en Europe.

C'est son outil donc, son histoire et ses procédés, que le photographe prend pour objet. Il en est de même pour *Photographic Proof* (2008-09), qui s'inscrit dans la même série. L'image reproduit à grande échelle, sur la façade extérieure du CCA, une photographie Polaroid de la destruction, par implosion, de l'usine Kodak-Pathé de Chalon-sur-Soâne (France, 2007). Le négatif et le positif du même cliché sont juxtaposés, trahissant l'usage, lors de la prise, du Polaroid. Toutefois, c'est grâce aux plus récentes technologies, donc informatiques, que la reproduction se déploie sur la façade et colle aux pierres du bâtiment, suggérant ainsi une nouvelle pérennité, un hommage, en fait, à ce qui devait disparaître du paysage.

Collaboratrice du Devoir

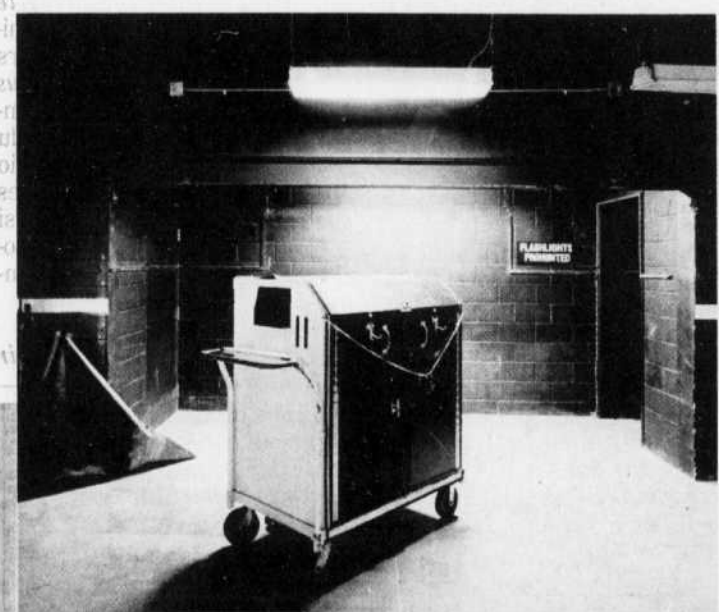


Image tirée de l'exposition *La Disparition de l'obscurité*, par Robert Burley

STEPHEN ALTHOUSE
"de l'entaille de l'épée
au sillon de la charrue"
Beaux-arts des Amériques
3944, rue St-Denis
Montréal, QC
514.481.2111
beauxartsdesameriques.com

ORANGE - IL NOSTRO GUSTO
commissaires: Sylvette Babin, Marcel Blouin, Geneviève Duelllet
JUSQU'AU 25 OCTOBRE 2009

EXPRESSION
Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe
www.expression.qc.ca
T 450.773.4209
expression@expression.qc.ca

Vilallonga
7 oct au 31 oct 2009 - œuvres choisies
Galerie d'art Gala
5157, boul. Saint-Laurent
tél.: 514.279.4247
gala@qc.ala.com

« ENTRE-DEUX »
CRÉATIONS TEXTILES DE PASCALE FAUBERT
Jusqu'au 31 octobre 2009
Mardi au vendredi : 10h à 18h — Samedi : 10h à 17h

Guilde canadienne des métiers d'art
1460, rue Sherbrooke Ouest, suite B
Montréal, T 514.849.6091
www.guildecanadiennesdesmetiersdart.com

L'AGENDA
L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES
Gratuit dans Le Devoir du samedi
LE DEVOIR

CHAUD ET FROID
COMMISSARIAT: ANITRE DE DARVALHO
26 septembre - 1er novembre
Heures d'ouverture
Du mardi au dimanche : de 13 h à 17 h
Le vendredi : de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h
Entrée libre
MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval
T 450.662-4440
www.ville.laval.qc.ca
Un deuxième volet de l'exposition se tient à la Galerie Verticale Art Contemporain jusqu'au 17 octobre
Galerie Verticale
Culture, Communications et Commerce Électronique
Québec

MAISON SAINT-GABRIEL
Musée et site historique
La semaine des Quêteux
Le CONTE est à l'honneur
du 18 AU 25 OCTOBRE
2146, place Dublin
Pointe-Saint-Charles, Montréal
Renseignements : 514 935-8136
Tous les détails sur
www.maisonsaint-gabriel.qc.ca

CULTURE



Ella Fitzgerald et Duke Ellington (avec Benny Goodman en arrière-plan), New York, 1949, photographie de Herman Leonard

PHOTO

La griffe jazz de Herman Leonard

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le grand photographe de jazz Herman Leonard revient à Montréal pour lancer les activités de la galerie de la Maison du Festival Rio Tinto Alcan en y exposant des clichés inédits du 30^e Festival international de jazz de Montréal. L'artiste nonagénaire au bagou sympathique était le photographe officiel de cet événement anniversaire.

«J'ai trouvé ma mission impossible parce que tellement de choses se passaient en même temps!», confie-t-il. Celui qui a vécu à Paris à la fin des années 50 a adoré la «saveur française» du festival québécois. Parmi ses coups de cœur: Jazzing Flamenco, «spectaculaire», selon lui, bien que loin du pur jazz; Miles from India, «merveilleux» croisement entre la culture indienne et les héritiers du jazzman américain Miles Davis, et la chanteuse française Melody Gardot, qu'il a d'ailleurs croquée dans sa loge. Un portrait dont il garde un souvenir éclatant.

«Elle était assise sous une lampe très vive et elle arrangeait son maquillage et ses cheveux, et



Miles Davis, Montreux, 1991

l'éclairage était très dramatique, raconte-t-il. J'adore cette photo parce que c'est un moment impromptu que le public ne verra jamais.»

Ces expériences en coulisse excitent le plus sa mémoire de photographe de jazz, d'hier à aujourd'hui.

«Quand j'ai commencé la photo il y a... 70 ans (!), je croquais de jeunes musiciens qui deviendraient plus tard des légendes, rapporte-t-il. Je recherche la même chose aujourd'hui même si c'est plus difficile.»

Des amis

Dizzy Gillespie, Billie Holiday, Charlie Parker, Duke Ellington, Miles Davis sont devenus ses amis autant que ses sujets dans les années 50, tandis qu'émergeait le be-bop. Il avait alors un studio dans Greenwich Village, à New York, et fréquentait les boîtes de jazz, particulièrement le Royal Roost, petite boîte dans le grenier d'un édifice, devenu la Mecque du nouveau jazz.

«Miles était mon meilleur sujet photographique, raconte-t-il, même s'il préférait Dizzy sur le plan humain, parce qu'il avait un visage magnifique, pour la qualité de sa peau, la structure de sa tête; c'était impossible de prendre une photo qui ne soit pas intéressante. Il était très photogénique.»

L'exposition de la galerie de la Maison du Festival, qui court du 22 octobre au 7 janvier, réunit une cinquantaine de clichés qui font le tour de sa très longue carrière, de 1948 à 2009. Certaines photos prises lors du dernier FIJM y sont présentées en première mondiale.

Coup de foudre

Né en Pennsylvanie en 1923, Herman Leonard a eu un coup de foudre pour le jazz en entendant une chanson de Louis Jordan à la radio, alors que ses parents n'écoutaient que de la musique classique, ennuyeuse à ses yeux d'enfant. «C'était vivant, joyeux, ça me faisait taper du pied, se rappelle-t-il. À partir de là, je n'ai jamais perdu ma passion pour le jazz.»

Le photographe a depuis exposé ses clichés partout dans le monde et reçu sa part de prix d'excellence. Il a publié trois livres, dont l'avant-propos du dernier, sous la plume de Quincy Jones, résume bien l'impact de son œuvre: «Quand les gens pensent au jazz, leur image mentale est probablement une de celles de Herman.»

Le Devoir

CINÉMA

Humains dérisoires privés de rédemption

A SERIOUS MAN

Réalisation et scénario: Joel et Ethan Coen. Avec Michael Stuhlbarg, Richard Kind, Fred Melamed, Sari Lennick. Montage: Rederick Jaynes. Image: Roger Deakins. Musique: Carter Burwell.

ODILE TREMBLAY

Loin des œuvres ambitieuses comme *No Country for Old Men*, mais infiniment plus substantiel que leur précédente comédie *Burn after Reading*, *A Serious Man* de la fratrie Coen est un bijou d'humour noir. Le film est réalisé sans grandes vedettes, sans budget spectaculaire, mais avec un scénario d'enfer. Il rappelle par certains côtés *Barton Fink*, avec son personnage ahuri trimballé entre les catastrophes, à la judéité expiatoire. Woody Allen n'est pas loin non plus, à travers cet humour juif de haut vol, mais les rabbins prennent le relais des psychanalystes pour analyser tout croche la situation du

pauvre diable de héros en 1967, dans son Midwest, alors que les cieux l'éprouvent comme Job sur son tas de fumier. Les frères Coen brosent un portrait sans espoir d'humains dérisoires privés de rédemption.

Avec une introduction délirante et fantasmagorique, une entrée en matière un peu longue (seule réserve), puis un feu d'artifice de gags noirs, place à la vie de ce professeur de physique, honnête homme et bon mari (excellent Michael Stuhlbarg, expressionniste à la limite du mime), devant qui s'ouvrent toutes les brèches des châtements inexplicables. Son épouse (Sari Lennick) entend le laisser pour un veuf prétentieux et onctueux (Fred Melamed, puissamment insupportable), des lettres anonymes à ses supérieurs cherchent à le discréditer, son frère aîné à moitié fou squatte son domicile, sa fille le vole, son fils rebelle l'affole. Ajoutez une voisine sexy qui l'émoustille en se faisant bronzer nue devant ses yeux.

Comment demeurer un homme sérieux en pareil contexte? *A Serious Man* est un film axé sur la condition juive jusqu'à une certaine complaisance, mais si drôle et fou avec ses rabbins et ses démons à conjurer, si personnel aussi, à travers son nihilisme burlesque, qu'il en gagne une portée universelle. La scène où le fils *stoned* tente de lire la Torah à sa bar mitzva est particulièrement désopilante, comme les fantaisies chez le dentiste. Les Jefferson Airplane chantent *Somebody to Love*, alors que tout s'écroule. L'ensemble est servi avec un montage serré comme les Coen en ont le secret, un rythme fou, des cadrages en folie, des regards abrutis, le frère à expédier par bateau vers un destin inconnu, la sépulture du rival à payer, et des questions absurdes: pourquoi tous ces malheurs s'abatent-ils sur ce juste? «Parce que», répondent les frères Coen en ricanant. Jouissif!

Le Devoir

ENTREVUE

Un horrible secret

Le réalisateur Frédéric Dumont et l'acteur Olivier Gourmet dévoilent le caractère autobiographique d'*Un ange à la mer*, qui prend l'affiche la semaine prochaine.

ANDRÉ LAVOIE

Belge d'origine mais sur-tout citoyen du monde — le passeport des enfants de diplomates et de travailleurs humanitaires —, Frédéric Dumont ne laisse planer aucun mystère sur le caractère autobiographique de son premier long métrage de fiction, *Un ange à la mer*. Alors que bien des spectateurs seront horrifiés devant les confidences d'un père agronome travaillant pour l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, qui annonce à son fils qu'il va se suicider dans quelques heures, le cinéaste avoue sereinement que ce garçon de 12 ans, perturbé par une telle révélation, c'est lui, et personne d'autre.

Tout cela s'est déroulé quelques décennies plus tôt dans un bled perdu sous le soleil du Maroc et il ne pouvait concevoir un autre endroit pour recréer, de manière à la fois poétique et réaliste, ce faux paradis empoisonné par les secrets. Dans la lumière blafarde d'une journée grise à Montréal, deuxième séjour pendant le Festival du nouveau cinéma après quelques mois l'an dernier à superviser le montage et le mixage de cette coproduction Québec-Belgique, Frédéric Dumont n'hésite pas à revenir sur cet épisode fondateur de toute son existence.

«Dans le film, la scène du secret est vraiment très réaliste par rapport à mes souvenirs, déclare le cinéaste. La lumière, la tension, les mots: cette séquence-là est quasi documentaire. Et le scénario a été écrit en fonction de ça.» Un homme

équilibré n'aurait sûrement pas «maltraité» son fils de la sorte, mais ce père, incarné avec intensité par Olivier Gourmet, souffre de maniaque-dépression, une maladie jamais nommée, et ce, de façon délibérée. «On m'a demandé plusieurs fois de décrire cette maladie, souligne-t-il, mais j'ai toujours refusé parce que ce n'était pas le plus important. Je voulais montrer un homme qui souffrait, qui était atteint d'une maladie mentale, pas établir un diagnostic médical.»

Libération

Ce ne fut pas la seule bataille qu'il a dû mener pour préserver l'intégrité de cette histoire dont l'écriture fut amorcée en 2000, soit quelques mois après la mort de son père. En cours de route, entre refus, passages à vide et la réalisation de documentaires, bien des amis lui ont suggéré d'abandonner la partie. «J'ai essayé, mais je n'y arrivais pas. En 2006, je me suis dit que ça ne servait à rien d'écrire autre chose: c'était ce film-là d'abord et avant tout. Et c'est tellement vrai que, depuis janvier, j'ai écrit trois scénarios. Un ange à la mer, ça a été une véritable libération artistique.»

Cette «libération» fut d'ailleurs couronnée de succès au Festival de Karlovy Vary, en République tchèque, en juillet dernier, le cinéaste récoltant le prix du meilleur film et Olivier Gourmet, celui du meilleur acteur, sûrement inspiré par le jeu tout aussi fort d'Anne Consigny dans le rôle de son épouse. D'ailleurs, joint par téléphone à Varsovie où il joue dans un autre premier film, un

road-movie signé Olivier Babinet et Fred Kihn, Olivier Gourmet, de sa voix grave immédiatement reconnaissable mais voilée par la fatigue, souligne «la vraie solidarité» que Frédéric Dumont a su insuffler pendant les cinq semaines de tournage au Maroc.

Par contre, contrairement à la franchise que le cinéaste affiche devant les médias sur les origines de cette histoire, il s'est fait plus pudique par rapport à l'acteur. «Au départ, il ne m'avait pas dit que c'était autobiographique, se souvient Olivier Gourmet. C'est à force de discuter avec lui, de pointer des choses qui me semblaient incohérentes sur le plan psychologique qu'il m'a avoué, les larmes aux yeux: «Olivier, c'est mon histoire.» Encore aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi il m'a choisi, et j'ignore si je ressemblais à son père, mais il ne s'agissait pas ici de faire une caricature.»

Si la présence de Gourmet dans *Un ange à la mer* est incontournable, les spectateurs d'ici seront surpris par la discrétion des acteurs québécois, Pierre-Luc Brillant et surtout Louise Portal, réduits à une «participation amicale». Frédéric Dumont s'en déssole, et s'en explique. «On a tourné beaucoup de séquences avec Louise et Pierre-Luc, mais au montage, je me suis rendu compte que le lien entre le père et le fils était très important et que les personnages secondaires cassaient la tension de ce huis clos. Louise en fut très triste, mais elle a compris mon choix en voyant le film. Son travail n'est nullement en cause. D'ailleurs, sur le plateau, elle m'a toujours rassuré et apporté un grand calme; un rôle tout aussi important et dont je lui suis très reconnaissant.»

Collaborateur du Devoir

Portraits d'une génération

Vingt artistes de théâtre qui œuvrent depuis moins de 15 ans : Magalie Amyot, Émilie Bibeau, Frédéric Blanchette, Étienne Boucher, Catherine Bourgeois, Alexia Bürger, Sophie Cadieux, Maxime Denommée, Frédéric Dubois, Francis Ducharme, Hugues Frenette, Martin Genest, Johanne Haberin, Olivier Kemeid, Christian Lapointe, Benoît McGinnis, Francis Monty, Olivier Morin, Marilyn Perreault et Évelyne Rompré

Aussi

- Carte blanche à Anick La Bissonnière
- Rencontres avec André Brassard et Serge Mandeville
- Entretien avec Hugo Bélanger du Théâtre Tout à Trac
- Seconds États généraux de la danse professionnelle du Québec
- Cycle Howard Barker au Théâtre de l'Odéon
- Remise des prix Europe et colloque « Jouer avant et après Grotowski » tenus en Pologne

jeu132 176 p., 120 PHOTOS, 16 \$

En vente dès le 23 octobre dans les Maisons de la presse, en librairie et à nos bureaux

Abonnement 1 an, 4 numéros: 47,41 \$ (t.i.)
Renseignements :
514-875-2549 / www.revuejeu.org

LANCEMENT :
LE JEUDI 22 OCTOBRE
À 17 H

au Théâtre de Quat'Sous
100, avenue des Pins Est
Montréal (métro Sherbrooke)

Portraits
d'une génération
jeu132
Revue de théâtre

POA JUNIOR

LES AVENTURES DE SAMUEL DE CHAMPLAIN

Dimanche 18 octobre - 11 h

CONTE ET MUSIQUE 6 à 12 ANS

Chansons sur des musiques du temps de Champlain, accompagnées par des instruments d'époque.

AU PIANO NOBILE
DE LA SALLE WILFRID-PELLETIER

PROGRAMMATION COMPLÈTE
jeunesse.laplacedesarts.com

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Partenaires MÉDIA
LE DEVOIR

CINÉMA



SOURCE MONGREL MEDIAS

Une scène de *The Damned United*, de Tom Hooper

De la nécessité du ballon rond

THE DAMNED UNITED

Réalisation: Tom Hooper. Scénario: Peter Morgan. Avec Michael Sheen, Timothy Spall, Colm Meaney, Jim Broadbent. Image: Ben Smithard. Montage: Melanie Oliver. Musique: Rob Lane. Grande-Bretagne, 2009, 97 min.

ANDRÉ LAVOIE

Même les fanatiques de soccer ignorent sûrement tout de l'entraîneur anglais Brian Clough et de sa rivalité légendaire avec Don Revie. Cette guerre allait culminer en 1974 avec le remplacement du second par le premier au sein d'une équipe dont Clough critiquait ouvertement les méthodes musclées. Ce couronnement au sein des Leeds United fut d'ailleurs de courte durée: 44 jours houleux, marqués par les défaites et les humiliations.

Cet épisode est loin d'être représentatif de la carrière de Brian Clough, qui a mené une équipe sans envergure vers les plus hauts sommets et fut longtemps une figure incontournable du soccer anglais. Or ce n'est pas ce parcours exemplaire qui intéresse le cinéaste Tom Hooper dans *The Damned United*, en partie inspiré d'un roman mais puisant surtout dans la vie tumultueuse de Clough et de son fidèle assistant, Peter Taylor, dont l'absence pendant la parenthèse Leeds United fut cruelle. Il s'agit en fait de l'autopsie de cet échec, savamment morcelé pour créer une tension constante devant ce barrage d'incompréhension entre un meneur de claques flamboyant et des joueurs hostiles.

Cette hostilité prend sa source bien des années plus tôt, alors que Brian Clough (Michael Sheen) tente de transformer une bande de losers en winners, l'équipe de Derby County, ce qu'il ne pourra faire sans le soutien indéfectible, et discret, de Peter Taylor (Timothy Spall). Lors de cette ascension, laborieuse, l'entraîneur des Leeds United, Don Revie (Colm Meaney), lui manifeste une indifférence que Clough interprétera comme une provocation. La suite sera ponctuée

d'insultes et de déclarations fracassantes. D'où la commotion en juillet 1974 lorsque Brian Clough est choisi pour succéder à Revie.

Cette chronologie des événements n'est pas exactement celle du brillant scénario de Peter Morgan, qui semble faire merveille chaque fois que l'acteur Michael Sheen incarne avec brio un de ses personnages, qu'il s'agisse de Tony Blair (*The Deal*, *The Queen*) ou de l'animateur David Frost (*Frost/Nixon*). Dans de savants allers-retours entre deux époques, le film distille au compte-gouttes la rivalité des deux hommes ainsi que les raisons du malaise entourant la présence de Clough à Leeds, un malaise qui symbolise aussi les rivalités entre le nord et le sud de l'Angleterre.

Loin d'être une production «historique» à grand déploiement — et ce, malgré la débâche de laideurs vestimentaires et décoratives propres aux années 1970 —, Tom Hooper doit souvent se rabattre sur les images d'archives pour recréer l'euphorie des stades. Qu'à cela ne tienne: grâce à de judicieux effets de montage, ou quelques sons percutants, l'illusion est presque parfaite, et toujours efficace.

Hooper, un as de la télévision (*John Adams*, *Prime Suspect*), fait ici ses premiers pas au cinéma. Alors que *The Damned United* fut pendant un temps un projet auquel Stephen Frears était associé, lui aussi un pro du petit écran à une autre époque, ce changement de capitaine ne suscite aucun regret.

Cette radiographie d'une déchéance (temporaire) transcende avec intelligence le monde du soccer, illustrant de manière énergique les ravages de l'ambition aveugle, de la vanité mal placée mais aussi de l'amitié entre hommes qui parfois se passe de mots, mais jamais d'un ballon.

Collaborateur du Devoir

ARCHAMBAULT

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 6 au 12 octobre 2009

- 1 SNOW WHITE & THE SEVEN DWARFS
- 2 CSI:VEGAS Season 8
- 3 LE POINT SUR ROBERT
- 4 BIENVENUE CHEZ LES CH'TIS
- 5 MADONNA Celebration
- 6 BONES Season 4
- 7 TRICK'R TREAT
- 8 MONSTERS VS ALIENS
- 9 X-MEN ORIGINS : WOLVERINE
- 10 LES SCHRTRUMPPS Coffret 4
- 11 JOSÉE LAVIGUEUR Abdos Fessiers
- 12 NIP/TUCK Season 5 Part 2
- 13 GREY'S ANATOMY Season 5
- 14 LES HAUTS ET LES BAS DE SOPHIE PAQUIN Saison 3
- 15 WIZARD OF OZ
- 16 RAISON ET SENTIMENTS
- 17 LE VILLAGE DE NATHALIE Volume 1
- 18 CSI :MIAMI Season 7
- 19 HEROES Season 3
- 20 KAAMELOTT Livre 1

★★★★★ JOURNAL DE MONTRÉAL
★★★★★ JOHN GIFFIN, THE GAZETTE

ABBIE CORNISH BEN WHISHAW

Mon Amour

LA PREMIÈRE FLAMME NE S'ÉTEINT JAMAIS.

VERSION FRANÇAISE
QUATRIÈME LATIN (BOUCHERVILLE) / POINT-VU 14 / OMBLON

VERSION ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
DU PARC

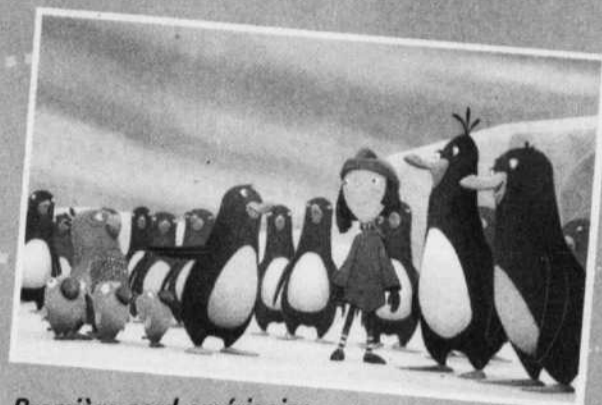
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
L'ARTISTE / L'ARTISTE / L'ARTISTE / L'ARTISTE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet
derniers jours à 14h30, 16h45 et 19h00
BRIGHT STAR (avec STF)
et à 21h15 tous les soirs
HOMMES À LOUER
Métro Place des arts
Autobus 907/129

CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-281-1900
STATIONNEMENT 3 HEURES 25

28^e FESTIVAL CINÉMA INTERNATIONAL abitibi-témiscamingue ROUYN-NORANDA du 31 octobre au 5 novembre 2009



Première nord-américaine
JASPER, Pingouin Explorateur
de Eckart Fingberg et Kay Delventhal



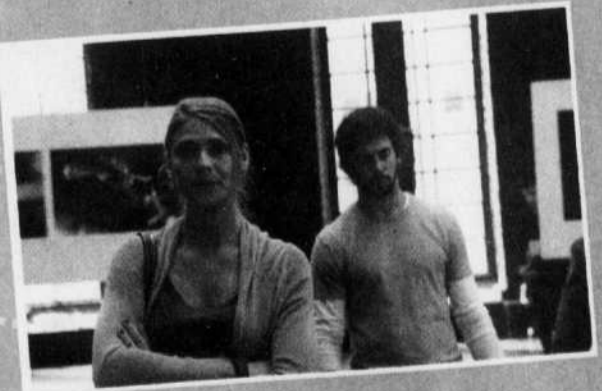
Meisjes - The Over the Hill Band
de Geoffrey Enthoven



Castillos de cartón - Paper Castles
de Salvador Garcia Ruiz

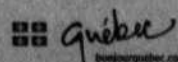
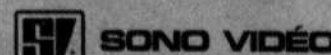
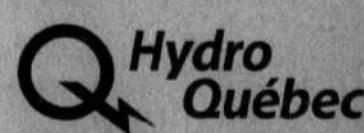


Dans la brume électrique
de Bertrand Tavernier
Grand Prix (Beaune 2009)



Première nord-américaine
Lucidité passagère
de Fabrice Barrilliet,
Nicolas Bolduc, Julien Knafo
et Marie-Hélène Panisset

Pour tout savoir de la programmation
et vous informer sur les différents forfaits,
visitez notre site Internet
www.festivalcinema.ca



CINÉMA

LES
LUNDIS ÉTUDIANTS
3/1 sur présentation de la carte d'étudiant

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE



SOURCE WARNER

Spike Jonze n'a pas fait un film pour les enfants, mais une œuvre pour tous, intemporelle et lucide, en trompe-l'œil, sur la solitude familiale et l'amour maladroit.

Fulgurante réussite

WHERE THE WILD THINGS ARE
(MAX ET LES MAXIMONSTRES)

De Spike Jonze. Avec Max Records, Catherine Keener, Mark Ruffalo, Pepita Emmerichs. Scénario: Spike Jonze, Dave Eggers, d'après le livre de Maurice Sendak. Image: Lance Acord. Montage: James Haygood, Eric Zumbunnen. Musique: Carter Burwell, Karen Orzolek.

MARTIN BILODEAU

Il faut une imagination explosive et un tempérament d'acier pour privilégier les choses simples et analogiques plutôt que l'épate et l'effrouf numérique. C'est le cas de Spike Jonze, l'atypique réalisateur de *Being John Malkovich* et d'*Adaptation*, qui signe avec *Where the Wild Things Are* un des plus beaux films sur l'univers enfantin jamais créés au cinéma. Le génie fulgurant de ce film vrai, libre et profond, en porte-faux avec les modes et les styles narratifs, ne sera sans doute pas reconnu immédiatement, tant il jure dans le paysage dominé par Pixar, Disney et Harry Potter.

Where the Wild Things Are s'ouvre tel un film maison — caméra à l'épaule, sans souci apparent de beauté, alors que les cadrages sont tout du long d'une précision stupéfiante — sur le décor hivernal d'une banlieue américaine anonyme. Max (Max Records), dix ans, règne sur ce royaume désert. Sa sœur adolescente l'ignore, sa mère célibataire et pigiste (Catherine Keener) n'a pas de temps à lui consacrer. Une scène de rébellion vire en eau de boudin et le gamin prend la porte. La nuit est tombée. Un petit voilier mouille sur la rive du lac. L'embarque. Longue traversée. Une île au loin. Il débarque. Le lieu est peuplé de créatures

monstrueuses, qui forment une société tendue, en pleine crise. Projection mentale de son état d'esprit? Reproduction en miroir de la géométrie familiale et sociale? Oui, mais pas que ça. L'enfant se proclame roi, pour le grand amusement des créatures parlantes dont il apaise les tourments. Joies et épreuves le remettront sur le chemin du retour.

Jonze, bien connu pour ses clips de Björk et de REM (ce qui peut expliquer qu'il ait la main lourde sur le plan musical), n'avait pas tourné depuis sept ans. Si bien que ce virage inattendu peut à première vue paraître suspect. On retrouve pourtant dans *Where the Wild Things Are* toutes les idées folles de ses films précédents: un héros malgré lui, solitaire et marginalisé, entré par l'issue de secours dans un univers déjanté qui sera transformé par sa présence. Au-delà des parentés, c'est la liberté narrative du film, inspiré du livre controversé de Maurice Sendak, qui impressionne. Jonze n'a pas fait un film pour les enfants, mais une œuvre pour tous, intemporelle et lucide, en trompe-l'œil, sur la solitude familiale et l'amour maladroit.

Le résultat est puissant et, sur le plan stylistique, savamment rétro. Car en surface, nous sommes plus proches de Jim Henson que de Pixar. Inanimées, les créatures, d'une beauté extraordinaire, ne sont que des toutous, des marionnettes géantes. Leur vie intérieure, leur individualité, leur complexité (inédite au cinéma) émergent des gestes et des expressions qui leur sont données. À ce titre, *Where the Wild Things Are* possède les effets spéciaux les plus spectaculaires du cinéma récent. Pour la simple raison qu'on ne sait jamais si c'en est. Le récit, les sentiments, le film sont plus forts qu'eux.

Collaborateur du Devoir

Produit dérivé

LAW ABIDING CITIZEN
(UN HONNÊTE CITOYEN)

Réalisation: F. Gary Gray.
Scénario: Kurt Wimmer.
Avec Gerard Butler, Jamie Foxx, Colm Meaney, Bruce McGill, Leslie Bibb, Regina Hall, Viola Davis. Photo: Jonathan Sela.
Montage: Tariq Anwar.
Musique: Brian Tyler.
États-Unis, 2009. 108 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

En période d'incertitude économique, Hollywood sera encore plus volontiers enclin à racler les fonds de tiroirs dans l'espoir d'en exhumer quelque ébauche de scénario plus ou moins inspiré d'un succès récent ou passé. En d'autres mots, quand on ne veut prendre aucun risque, on récupère une formule qui a fait ses preuves et on la remet (sommairement) au goût du jour. C'est peu onéreux et ça rassure les vestons des grands studios. *The Player*, de Robert Altman, déconstruit brillamment la procédure. Le thriller de F. Gary Gray *Law Abiding Citizen* aurait pu servir de cas de figure satirique au regretté cinéaste tant la bêtise y est patente.

Voyez plutôt. Un bon père de famille assiste impuissant aux meurtres crapuleux de sa femme et de sa fille. Grâce à un accord passé avec un procureur ambitieux, le tueur s'en tire à bon compte. Atterré, notre héros ordinaire part ronger son frein. Dix ans plus tard (pour l'effet dramatique), il met en marche une vengeance particulièrement élaborée ayant pour but de donner une leçon au procureur, plus soucieux de sa carrière que de servir la justice. Et tombent les assassins, les juges et les avocats. Car même depuis le fond du cachot où on l'a enfermé sans qu'il oppose la moindre résistance, il apprend que ce citoyen floué pourrait bien être de la trempe d'un Jigsaw, voire d'un Hannibal Lecter. Pas si ordinaire que ça, notre héros. Tiens donc.

Law Abiding Citizen est l'un des nombreux descendants de *Death Wish* et autres *Walking Tall*. Bien qu'on ait travaillé fort le concept, états-unien s'il en est, en faisant intervenir plus de technologie, c'est le sempiternel récit de l'homme contraint de faire sa propre justice qui nous est conté. Gray avait d'ailleurs

déjà tâté de ce thème dans *A Man Apart*. Et pour peu qu'on le fasse avec rythme et talent, pourquoi pas? Si le second point est discernable à l'image, le premier ne l'est malheureusement pas. À l'instar d'une comédie qui oublie de faire rire, un suspense qui ennuie provoque chez le spectateur un état de morosité peu compatible avec la notion de «film popcorn».

Et avec du temps à tuer, on cherche les distractions, on fait le décompte des invraisemblances. À mesure que se rapproche le dénouement, décevant, ces dernières explosent et jaillissent de toutes

parts. Le film sombre alors dans le ridicule le plus complet. Et pas l'ombre d'un crescendo dramatique pour racher l'affaire. On pourrait arguer que, dans les circonstances, Gerard Butler et Jamie Foxx se défendent bien. Le terme serait en l'occurrence bien choisi, quoiqu'on eût souhaité qu'ils prennent leurs jambes à leur cou à la lecture d'un scénario duquel Frank Darabont, premier réalisateur pressenti, a eu le bon sens de faire retirer son nom. Bref, ce citoyen-là n'est pas près de déclasser *Dirty Harry*.

Collaborateur du Devoir



SOURCE ALLIANCE

À l'instar d'une comédie qui oublie de faire rire, un suspense qui ennuie provoque chez le spectateur un état de morosité peu compatible avec la notion de «film popcorn».

★★★★★

«Patricia Clarkson est magnifique! Une élégante histoire d'un amour improbable.»
- Bill Brownstein, The Gazette.

«Naturel, sensuel et bouleversant.»
- Vanessa Farquharson, THE NATIONAL POST

PATRICIA CLARKSON ALEXANDER SIDDIG

CAIRO TIME

GAGNANT MEILLEUR FILM CANADIEN FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO 2009

un film de Ruba Nadda

VERSION ORIGINALE ANGLAISE CINÉMAS AMC

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

À L'AFFICHE! LE FORUM 22

MONTRÉAL 38^e FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA 7-18 OCT. 09

QUEBECOR

Aujourd'hui au Festival:

Ne change rien

En présence du réalisateur • CINÉMA DU PARC - 19H00

Les Derniers Jours du monde

En présence des réalisateurs
Film de clôture • IMPÉRIAL 19H30

www.nouvelcinema.ca

INFO FESTIVAL: 514 844 2172

« Coup de foudre pour Michel Louvain - Impossible de résister ! »
Journal de Montréal

« Fascinant ! »
The Gazette

« Extrêmement touchant. Une œuvre drôle et poignante ! »
Famou Québec

Les dames en bleu

Un film écrit, réalisé et produit par Claude Demers

Une présentation LES FILMS CHRISTAL
Une production Les Productions COFILMS

www.lesdamesenbleu.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN | CINÉMA Beaubien | 2396, Beaubien E. 721-6000

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

★★★★★

« L'UN DES MEILLEURS FILMS FRANÇAIS DE L'ANNÉE ! »
NORMAND PROVENCHER, LE SOLEIL

DANIEL AUTEUIL MARIE-JOËE CROZE FLORENCE LOIRET CAILLE

JE L'AIMAIS

UN FILM DE ZABOU BREITMAN

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

GAGNANT MEILLEUR SCÉNARIO COMPÉTITION OFFICIELLE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO 2009

JOURNAL DE MONTRÉAL 7 JOURS

JEAN-LOUIS LIM • JACQUES AUBOARD PRÉSENTENT

JE SUIS HEUREUX QUE MA MÈRE SOIT VIVANTE

UN FILM DE CLAUDE ET NATHAN MILLER

VINCENT ROTTIERS SOPHIE CATTANI CHRISTINE CITTI

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉMA Beaubien | 2396, Beaubien E. 721-6000

CINÉMA FINE STE-ADELE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS